

Etienne HELIN, Daniel DROIXHE et Jacques STIENNON

**La vie culturelle dans nos provinces au XVIII^e siècle
Liège**

Extrait du
BULLETIN TRIMESTRIEL DU CREDIT COMMUNAL DE BELGIQUE
N° 138, octobre 1981

Liège

Les cadres politiques et le substrat social

I. A la recherche des cultures populaires

Culture des élites ou genre de vie ? Pourquoi s'accrocher à ce mythe qui fait de la culture une sorte de luxe réservé aux classes dirigeantes ? Serait-ce le superflu un peu flou qui est du ressort des affaires culturelles ou des attachés culturels dans les ambassades ? Seraient-ce les activités à la fois panachées et banales qu'abritent les Maisons de la Culture dans les villes de province ? De cette culture-là, tronquée, étriquée parce que fonctionnarisée, s'essouffant à singer la dernière des modes parisiennes, injectée, à coups de subsides et de publicité, l'historien n'a pas grand-chose à dire, sinon qu'elle est l'héritière des salons des précieuses et des cafés de la Belle Epoque. Elle garde la marque indélébile de ses origines élitistes : futils passe-temps de dilettantes, poignantes tentatives d'échapper au commun en cultivant l'art de se distinguer.

Depuis plus d'un demi-siècle, dans les pays de langues allemande et anglaise, s'est généralisée une autre notion, qui fait de la culture l'ensemble des techniques et des institutions, des croyances et des connaissances qui permettent à un groupe de subsister tout en s'adaptant à son environnement. Définition ambitieuse sans doute, mais qui a le mérite de mettre l'accent sur les liens qui unissent travail producteur de richesses et habitudes de consommation ; échelle des valeurs reçues par toute une société et performances individuelles ; religion, éthique, droit et mœurs quotidiennes ; sciences, bagage scolaire et savoir-faire ancestral.

Culture savante ou culture prolétarienne ? Pourquoi ne pas dépasser du même coup la vieille opposition culture savante / culture prolétarienne ? Il est vrai que les "Apollons de Collège", les poètes de Cour, les artistes en vogue et leurs mécènes ont trop longtemps accaparé l'attention. Comme si les minorités, les hérétiques, les pauvres, les hors-la-loi n'avaient pas, eux aussi, leurs valeurs, leur langage, leur vie organisée en marge et, par conséquent, leur (contre-) culture ! Pourtant, il serait simpliste de s'hypnotiser sur les seules différences entre les deux pôles d'une même réalité. Il y a autant de nuances culturelles que de groupes dans la société. La culture des

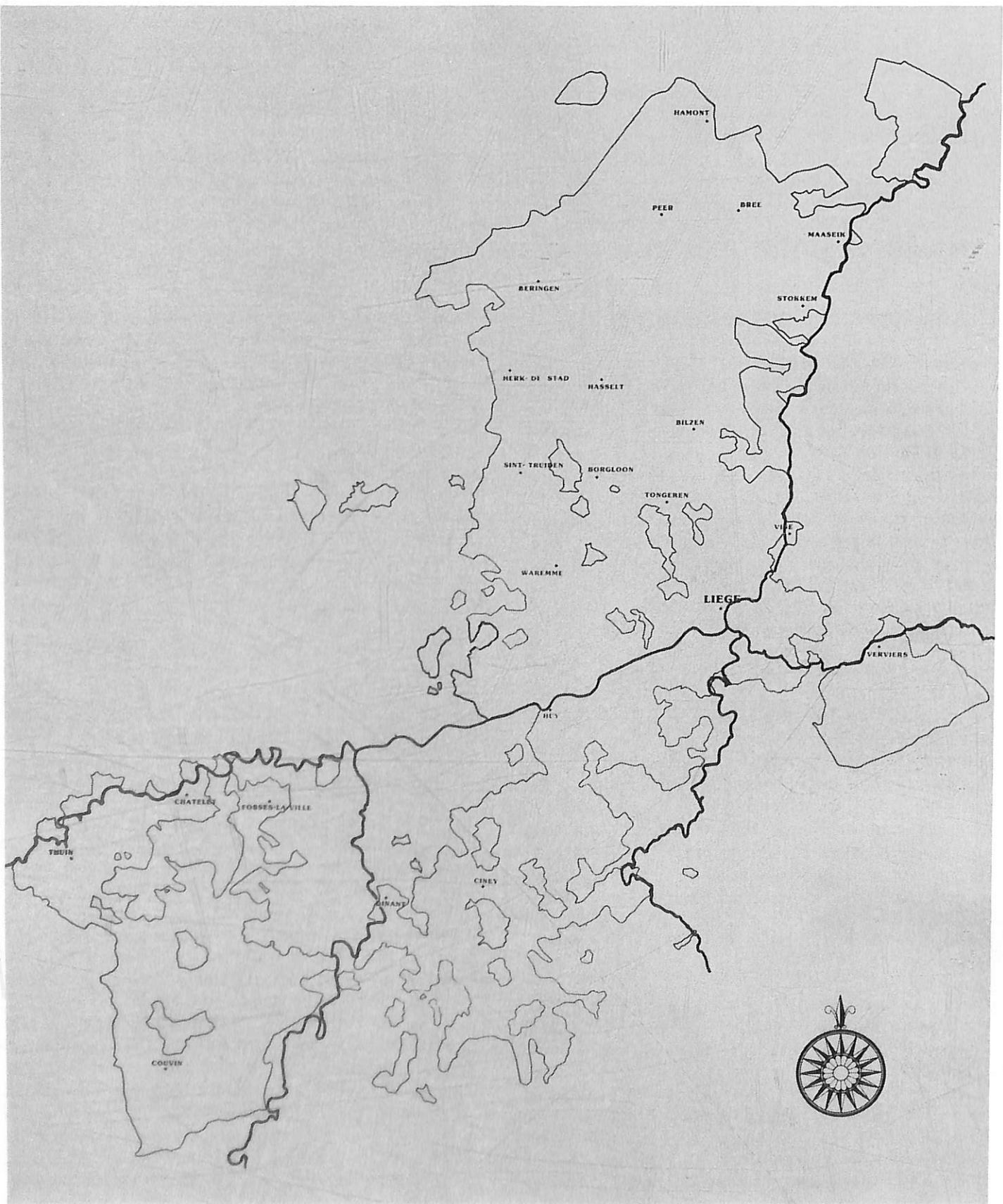
détenteurs du pouvoir ne peut donc être celle des exploités. Dans l'espace intermédiaire, il faut faire place à la culture des fabricants enrichis, à celle des artisans citadins, à celle des paysans aisés, bref à tous ceux qui sont à la fois dominants et dominés. Il faut surtout admettre un continuel va-et-vient d'échanges, de contaminations et d'imitations qui témoigne du brassage affectant les sociétés occidentales.

Refuser de réduire la culture aux loisirs de l'élite, accepter la complexité et la mobilité des groupes sociaux, c'est aborder la culture comme un ensemble intimement mêlé aux manières de vivre en commun, de produire et surtout de consommer le nécessaire et le superflu. Culturel, social, économique vont de pair et ne s'expliquent que l'un par l'autre.

Qu'en est-il dans la principauté de Liège au XVIII^e siècle ?

La survivance d'un pays sans frontière. Un coup d'œil sur la carte montre que la principauté de Liège étirée le long de la Sambre, de la Meuse et de la Vesdre, criblée d'enclaves, n'avait rien de commun avec l'actuelle province de Liège. Elle s'étend sur environ 5700 km², et compte environ 650 villages. Parmi les 23 Bonnes Villes, seule Liège, avec ses interminables faubourgs ouvriers, dépasse les 50.000 habitants. Verviers en a sans doute plus de 10.000 ; Huy et Hasselt en comptent à peine la moitié. Les autres sont des bourgades : Visé, Dinant, Ciney, Waremme n'atteignent même pas 3.000 habitants.

La principauté est un des quelque trois cent soixante états qui composent le Saint Empire Romain de la Nation Germanique. La souveraineté impériale n'affecte guère la vie quotidienne des sujets du prince-évêque. Au point de vue de la culture populaire, il en va tout autrement au niveau communal. Qu'il s'agisse des communautés villageoises structurées par leurs cours de justice, leurs contraintes collectives, leurs assemblées ou qu'il s'agisse des Bonnes Villes - avec leurs collèges électoraux et leurs embryons de services publics - c'est dans ce cadre que se fait le long apprentissage de la gestion du patrimoine commun, la confrontation des intérêts, l'école pratique de la démocratie. Une école bien prosaïque certes, sans discours



La principauté de Liège au XVIII^e siècle, d'après J. RUWET, La principauté de Liège en 1789. Carte de géographie historique, Bruxelles, 1958. (Photo José Mascart, Liège)

Vue de Spa et de la fontaine du Pouhon, au XVIII^e siècle. (Photo José Mascart, Liège)



ni envolée et souvent paralysée par les brigues, les chicanes, les scandales et l'inaptitude à innover. Jusqu'à présent rien que de très normal, du moins selon les mœurs politiques de l'Occident. Mais alors que grands et petits royaumes progressent dans la voie de la centralisation et de l'absolutisme monarchique, à Liège au contraire, entre un empereur lointain et des magistrats communaux immergés dans les réalités locales, les princes règnent mais ne gouvernent pas¹. Le voudraient-ils même qu'ils n'en auraient ni le temps - ils sont élus parmi les chanoines de Saint-Lambert qui ont tendance à choisir des confrères d'âge mûr - ni les moyens. Le Chapitre cathédral, co-souverain du pays, impose à chaque nouveau prince une "capitulation" qui assure aux chanoines les postes de commande, notamment au Conseil Privé. Le prince est plus bridé encore par ses Etats : les trois Ordres privilégiés - chanoines de Saint-Lambert, nobles, Bonnes Villes - ne se contentent pas de marchander le vote des impôts et des emprunts; ils contrôlent l'usage qui est fait des deniers publics.

Passons sur les dépenses des diplomates en poste à l'étranger et des places-fortes d'ailleurs indéfendables, pour ne retenir ici que les chaussées : on devine le changement non seulement économique mais aussi culturel que provoquent dans des campagnes reculées, des chemins sûrs et praticables en toute saison.

L'étonnant c'est qu'avec des institutions aussi vétustes, la principauté ait survécu. Depuis la Contre-Réforme, elle reste un bastion de l'orthodoxie romaine, et cela en dépit des calvinistes appuyés *manu militari* par les Provinces-Unies qui, solidement installées à Namur et à Maastricht, dominant la vallée de la Meuse moyenne. De même, la France et les Pays-Bas espagnols puis autrichiens, sans jamais renoncer à leurs visées annexionnistes, se résignent à respecter la neutralité liégeoise.

En somme, du point de vue de l'évêque, l'essentiel est sauf : maintien du territoire, de l'autonomie administrative et judiciaire, de la prépondérance du haut clergé. Pour le commun des Liégeois, les avantages sont d'un autre ordre : peu d'impôts, pas de service militaire, des fonctionnaires trop indolents, trop peu éclairés pour être vraiment tracassiers. Bref, des libertés garanties par le droit et une autonomie de fait lui assurent un bonheur sans panache, un peu égoïste, fort négatif mais combien savoureux : celui de n'être pas gouverné. La vraie vie culturelle est ailleurs; elle n'est pas du ressort de l'Etat.

La production des biens matériels non plus. Alimentées par une fiscalité inique, saignées par de vieilles dettes, les finances publiques sont incapables d'assumer un investissement de quelque envergure. En face du protectionnisme cohérent pratiqué à Bruxelles, le gouvernement liégeois se trouve en fâcheuse posture pour éviter l'asphyxie de quelques secteurs clefs. Le charbon et les clous manquent de débouchés; les armuriers, les tanneurs et, en général, les plus qualifiés des ouvriers et des "artistes" sont sollicités d'aller à l'étranger. Dans l'ensemble, l'économie liégeoise des années 1670-1820 est moins créative que celle des siècles antérieurs, moins dynamique que durant la période d'intense industrialisation.

Deux brillantes exceptions pourtant. Verviers et sa région où l'on travaille des laines venues d'Espagne et dont les draps se vendent dans toute l'Europe centrale et jusqu'aux Echelles du Levant. Spa, "café de l'Europe" qui annonce l'avènement d'une civilisation des loisirs et édifie sa prospérité sur l'exploitation des touristes. Il est significatif que, dans un cas comme dans l'autre, la richesse provienne des échanges avec l'extérieur. Un des

¹ Il y aurait lieu de réexaminer le parti qu'ils ont effectivement tiré du Règlement de 1684, traditionnellement dénoncé comme un instrument du despotisme.

meilleurs atouts des entreprises liégeoises est de se trouver dans l'hinterland d'Amsterdam qui reste, avec Londres, un des plus puissants pôles de croissance du négoce mondial.

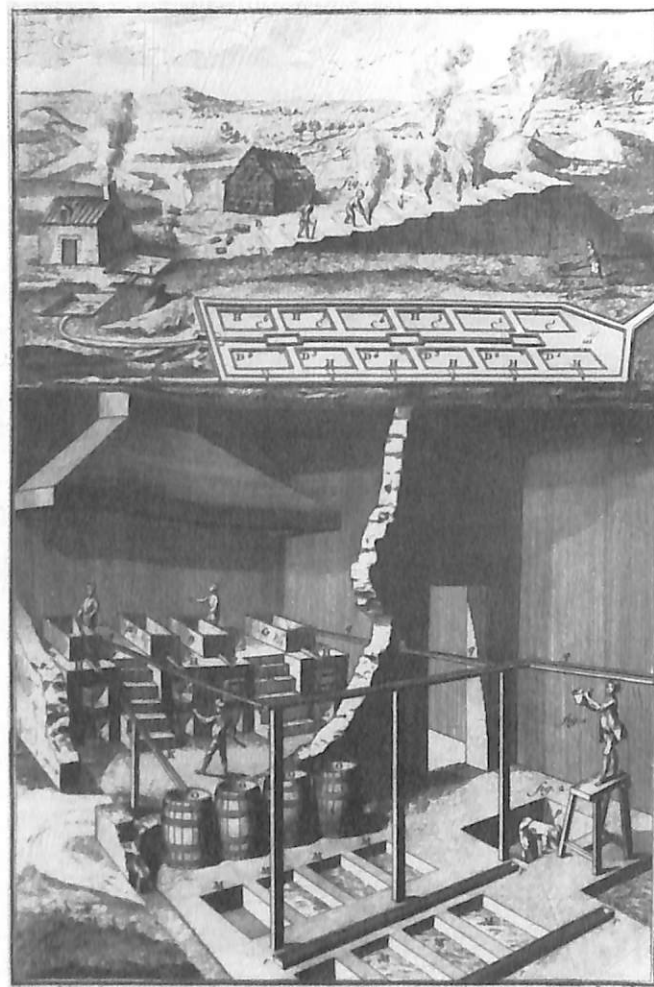
Un autre atout de notre économie est la diversité de ses activités : à la sidérurgie de l'Entre-Sambre-et-Meuse et du bassin liégeois, au textile verviétois (déjà cités ci-dessus) il faudrait ajouter cette véritable ruche industrielle qu'est la vallée du Hoyoux, des dizaines de petites houillères, des carrières, des verreries, des brasseries, des tanneries, des imprimeries... En temps de crise, il est rare que tous les secteurs soient frappés du même coup; en temps normal, des manufactures très dispersées et souvent spécialisées constituent une précieuse garantie d'emploi pour les plus qualifiés des ouvriers.

En dépit de ses faiblesses et de son archaïsme, la principauté bénéficie d'influences complexes et, grâce à elles, échappe à l'étroitesse de ses frontières. Son économie est entraînée dans le sillage de la prospérité hollandaise. Son catholicisme l'oriente non seulement vers la Rome des papes mais vers l'Italie des maîtres du Baroque. L'usage du français, les progrès de l'alphabétisation l'ouvrent à toutes les formes du savoir livresque, depuis les modestes brochures de la Bibliothèque Bleue jusqu'aux gros volumes de l'Encyclopédie.

Les impératifs de la survie individuelle. En matière de culture, essayons d'abord de faire la part des connaissances et des ignorances et avouons que celles-ci sont plus étendues que celles-là. Presque tout reste à élucider quant à l'alphabétisation, à la vie sexuelle, aux habitudes alimentaires, au confort des maisons, aux passe-temps, à la diffusion des livres. Bien sûr, nous savons que les naissances illégitimes sont deux fois plus fréquentes vers 1790 qu'avant 1760; que l'on joue à décapiter l'oie; que les journaux se multiplient. Mais dans quels milieux ? Pourquoi ? Quelle est la part de la tradition et celle de l'innovation ?

Au demeurant, aucune culture n'échappe aux hantises du temps et, avant l'industrialisation, la masse des Wallons vit dans une pauvreté dont nos contemporains ont perdu le souvenir. Un cinquième, voire un quart de la population est sans travail, donc sans ressource. Journaliers dans les campagnes, ouvriers et artisans dans les villes sont à la merci du moindre accroc de santé qui les enverra rejoindre la troupe innombrable des endettés, des chômeurs, des mendiants.

Parce que le peuple était aux prises avec la misère, n'allons pas croire qu'il était en proie au misérabilisme mis en perspectives idéologiques par notre génération se complaisant dans la sinistrose. Tout ce que l'on sait des fêtes sous l'Ancien Régime, c'est qu'elles étaient plus nombreuses, plus unanimes, plus vibrantes que nos succédanés préfabriqués à l'usage des consommateurs. Au XVIII^e siècle, pas besoin d'être une vedette pour pousser la chansonnette, pour improviser une *paskèye*, pour inventer variations et couplets. N'importe qui danse au



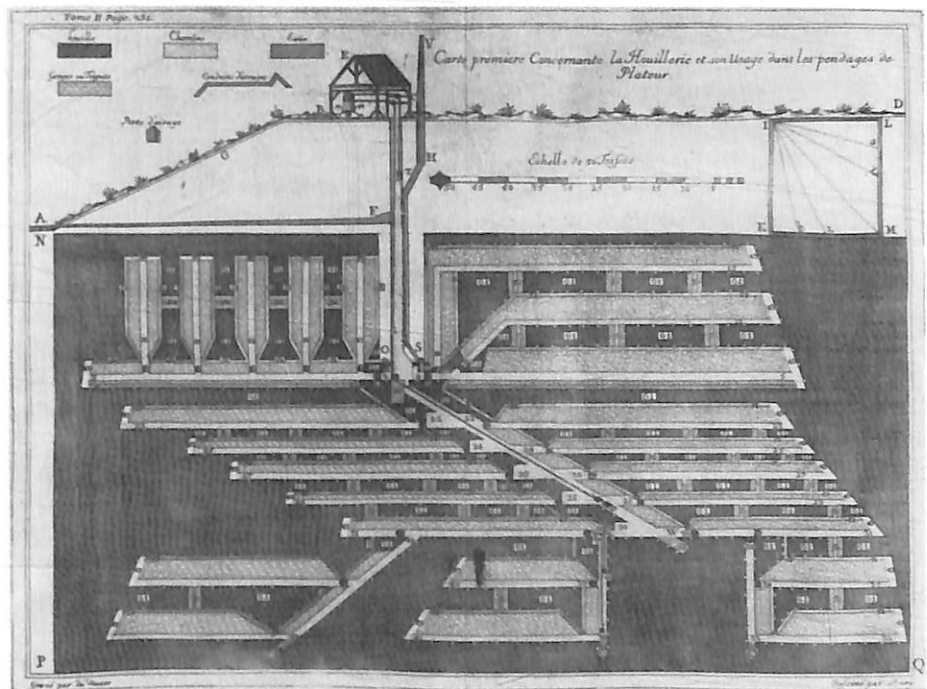
Minéralogie, Travail de l'Alun

La préparation de l'alun, dont l'industrie textile faisait grand usage. (Photo José Mascart, Liège)

son d'un crinclin. Les femmes inventent leurs repas, courent leurs vêtements, préparent leurs remèdes; les enfants font leurs jouets. Cela ne s'achète pas. Aujourd'hui, il faut se rendre au musée - par exemple celui de la Vie Wallonne - pour admirer les mille et un raffinements incorporés à des objets usuels qui jadis sortaient des mains d'artisans sans diplôme : meubles robustes aux proportions parfaites, taques de foyer, décors peints sur des assiettes, statues rustiques, architectures sans architecte. Cet authentique art populaire ne jaillirait pas sans une évidente allégresse dans la création. De même, un véritable génie inventif sous-tend les prouesses techniques des mécaniciens et ouvriers qui forgent des canons, construisent les "pompes à feu" des houillères, s'essayent à fabriquer du coke, à produire du zinc et de l'acier.

Les guerres se font moins sauvages, la peste a disparu, les famines s'espacent durant les trois quarts du siècle qui précède la Révolution. Ce répit permet peut-être un timide allongement de l'espérance de vie à la naissance,

Vue en coupe d'une mine de charbon de la région liégeoise. (Photo José Mascart, Liège)



qui passerait de 30 à 35 ans et, plus certainement, un accroissement presque général de la population. Laissons à part quelques campagnes où la préindustrialisation diversifie les moyens de subsistance. Ailleurs, il s'agit de nourrir plus de bouches (30 à 50 % en plus, au cours d'un demi-siècle) avec des ressources quasi stagnantes car il ne reste guère de terres à emblaver et, faute de crédit, aucun miracle économique n'est à espérer. Bref, la paupérisation est inéluctable. Survivre exige de plus en plus de ténacité dans les privations, de travail, d'ingéniosité, de prévoyance. Ne cherchons pas ailleurs les bases d'une culture populaire quand la faim, le froid, le chômage, la maladie sont le lot du commun.

Prestiges de la noblesse. Faut-il en conclure que le "bon vieux temps" d'avant les usines et les bureaux, que la "douceur de vivre" avant 1789, que les "âges d'or de la bourgeoisie" seraient autant de mythes ? Non, à condition de souligner aussitôt que ce bien-être est l'apanage d'une infime minorité (un vingtième au maximum, un cinquantième plus vraisemblablement) de la population. Au pays de Liège et dans les provinces wallonnes des Pays-Bas, il n'y a ni port ni grande place marchande, de sorte que la classe possédante reste essentiellement composée de nobles ou d'anoblis. L'ascendant culturel de la noblesse tient à cette suprématie et il persistera longtemps après la Révolution, comme l'attestent tant de romans jusqu'à Balzac et à la comtesse de Ségur. Le château est par excellence le décor du bonheur. Combien de fabricants enrichis n'ont pas dépensé les écus patiemment accumulés dans la boutique de leurs parents en reconstruisant une de ces gentilhommières qui font les "délices" du Brabant, du pays de Liège et de bien

d'autres terroirs giboyeux entre Eupen, Virton et Tournai? Avant, pendant et après le XVIII^e siècle, "vivre noblement", c'est-à-dire sans travailler, reste l'idéal et l'accomplissement de l'art de vivre.

II. Une lente gestation

Société d'Ordres et société de classes. La noblesse est donc le point de mire de toute une société qui en imite les manières, le langage et les goûts. Il en est de même dans presque tous les pays européens qui restent établis sur la division en Ordres distincts, jaloux de leurs privilèges, proclamant une inégalité fondée en droit. Les institutions qui structurent un tel système et en particulier les assemblées d'Etats qui échelonnent les prises de décision et exercent une part de la souveraineté, sont les lointains ancêtres de nos régimes parlementaires. Le fractionnement des pouvoirs est propice à l'éclosion de la vie communale et à la multiplication des corps constitués : ordres et confréries religieuses, corporations de métiers. A côté de ces aspects juridiques - depuis longtemps mis en évidence par les historiens - il reste à décrypter les cérémonies, les spectacles, les fêtes par lesquelles les gens qui ont vécu l'Ancien Régime ont exprimé leur vision d'une société d'Ordres. A cet égard, les processions, les joyeuses entrées, les pompes funèbres procurent des témoignages exceptionnels puisqu'ils représentent des hiérarchies à la fois idéales et rendues tangibles.

Qui dit inégalité dit aussi échange vertical de services non rétribués : rapports de chef de famille à domestique, de protecteur à client, de maître à disciple; relations teintées

LISTE DES SEIGNEURS ET DAMES,

Venus aux Eaux Minérales de SPA, l'an 1782.

SPA, le 15 Juin 1782.



1 Adame la Comtesse d'HORION, Née
Comtesse de VELBRUCK, &c. à l'Hôtel
de Soiffons, rue du Vaux-Hall.

S. A. Madame la Princesse Regnante DE LIGNE,

S. A. Madame la Princesse CHARLES DE LIGNE,

3 Mademoiselle la Comtesse LOUISE de VALDSTEIN,
au Coq, grand'place.

2 Madame la Générale de LAMBERT, Dame Anglaise,
avec Madame de CROSBIE, Dame Irlandaise, à l'Hô-
tel de Waldeck, rue du Moulin.

6 Personnes.

6 Transport.

- + 1 Monsieur ELLIS, ci-devant Gouverneur des Provinces
de la Georgie & de la nouvelle Ecosse en Amé-
rique, au Cheval blanc, grand'place.
- 1 Madame AUDIBERT, aux Tuileries, sur la chauffée.
- 3 Madame DUNN, Dame Irlandaise, avec les deux
Demoselles ses Filles, à l'Hôtel de Waldeck, rue
du Moulin.
- + 2 Monsieur le Comte de HARTIG, Chambellan actuel
de S. M. I. & R., avec Monsieur de GRENET,
Capitaine au Service de S. M. I. & R., au Roi
d'Espagne, rue de l'Assemblée.
- + 2 Monsieur WILCOK, Gentilhomme Anglais, avec
Mademoiselle CROFTS, Dame Anglaise, à la course
anglaise, sur le chemin de la Sauveniere.
- 1 Monsieur SINGLETON, Gentilhomme Anglais, au
Roi de France, grand'place.
- + 1 Monsieur OSBORN, Gentilhomme Irlandais, à la Cou-
ronne d'or, rue d'entre les Ponts.
- + 1 Monsieur l'Abbé FREMONT DU RONCEREY, à la Fon-
taine d'or, rue de l'Assemblée.
- + 2 Monsieur CLERK, Colonel au Service de S. M. B.
avec Madame son Epouse, Dame Anglaise, à la
Cour de Londres, grand'place.
- + 1 Monsieur BUENO, Gentilhomme Polonais, à la Cour
de Manheim, rue de l'Assemblée.
- + 1 Monsieur de LANTREMANGE, de Liege, au coq hardi,
rue de l'Assemblée.

22 Personnes.

Liste des visiteurs ayant séjourné à Spa durant l'année 1782. (Photo José Mascart, Liège)

tantôt de déférence, tantôt de mépris, mais toujours prescrites par l'étiquette; savoir-vivre immuable, transmis de génération en génération par des familles dont l'ancienneté, plus que la fortune, fonde le renom. En dépit de la fougue qui inspire les artistes baroques, tableaux religieux et monuments funéraires avec leurs armoiries, leurs personnages agenouillés, leurs habits d'apparat expriment l'ordre d'un univers où chacun tient son rang et reste à sa place.

A cette échelle des valeurs s'oppose celle des sociétés de classes : compétition, individualisme agraire du paysan impatient de se débarrasser des contraintes collectives, concurrence commerciale, travail incessant imposé aux ouvriers comme aux patrons, toute-puissance de l'argent qui devient l'étalon des services et des valeurs, y compris celles des œuvres d'art. A vrai dire, avant la révolution industrielle du XIX^e siècle, les provinces wallonnes n'en sont pas là, mais une lente mutation s'amorce derrière l'imposante façade de la société d'Ordres.

Les ouvriers contemporains de la préindustrialisation. A la base de la pyramide se forme un embryon de classe ouvrière. Elle ne se confond ni avec la masse des mendiants et des vagabonds, ni avec le prolétariat qui se concentrera au siècle suivant dans les bassins industriels. Il s'agit de ces ouvriers-paysans qui se multiplient autour de Verviers, de Liège et de Charleroi. Ils travaillent toujours dans des ateliers familiaux - en

quoi ils diffèrent des prolétaires enrégimentés dans la grande industrie - mais leur sort est déjà tributaire des fluctuations du marché international des draps, des clous, des armes. Petit à petit, ils sortent de l'ombre; on découvre qu'ils voyagent, changent de métier, adoptent le progrès technique, s'émancipent de l'un ou l'autre tabou sexuel encore respecté par leurs contemporains.

Du noble au notable. Au sommet de la pyramide, la noblesse se vide de son contenu. Les plus vieilles familles s'étiolent. Elles ne sont que chichement remplacées par des nouveaux venus. Où trouveraient-ils à s'établir ? Les Cours de Bruxelles et de Liège sont modestes. Les rares régiments somnolant dans leurs paisibles garnisons des Pays-Bas n'offrent guère de perspectives d'avancement à ceux qui se vouent au métier des armes. S'il y a de riches seigneuries en Condroz et en Hesbaye, comme en Brabant, en Hainaut et dans le Namurois, elles restent cependant modestes comparées aux grands domaines d'Angleterre, aux latifundia des pays méditerranéens ou d'Europe centrale.

A cet égard, la situation de la principauté de Liège est significative. L'Etat noble ne compte plus qu'une douzaine de membres : leurs familles sont depuis longtemps alliées à la noblesse des pays voisins et leurs meilleures terres sont au delà des frontières. La petite noblesse accapare les offices civils, case ses enfants dans les chapitres de chanoines mais les fortunes sont médiocres, très infé-

Vue des environs de Spa. (Photo José Mascart, Liège)



rieures en tout cas à celles des fabricants verriétois. Elle recherche donc les occasions de redorer ses blasons. Les étrangers notent que l'on n'étale ici ni la morgue des vieilles familles allemandes "entichées de leurs diplômes", ni la gloriole des officiers français.

Spa est un des rares endroits où tout le monde se côtoie : chanoines liégeois, femmes galantes, marchands hollandais, escrocs, touristes anglais, magnats de Hongrie, princes-régnants du Saint Empire. Les temps approchent où bourgeois et nobles, autochtones et étrangers vont se fondre en une seule oligarchie, celle de l'argent. Petit à petit aussi, la civilisation des loisirs uniformise les particularismes culturels. Au XVIII^e siècle, Spa n'a rien d'ardennais. Les Anglais y propagent la mode des excursions et des courses de chevaux, fréquentent le Club et le Waux-Hall, s'extasient sur le pittoresque des ruines et des ravins sauvages. Les modistes vendent les colifichets qui font fureur à Paris; les cuisiniers sont français. Les danses, les chansons et les journaux viennent de partout.

Somme toute, le XVIII^e siècle ne se signale par aucun bouleversement du genre de vie. Ni la fermentation que provoque la préindustrialisation, ni les mœurs cosmopolites et plus libres que propage la noblesse n'altèrent un décor culturel foncièrement traditionnel.

Si l'on désigne le XVIII^e comme le siècle des Lumières, c'est parce que l'on a en vue les Cours des souverains éclairés plus que les campagnes et les bourgades wallonnes, parce que l'on a plus égard à la minorité agissante qu'à la majorité silencieuse, aux lectures de l'intelligentsia qu'aux travaux et aux jours du commun des mortels.

III. Le Trône avant l'Autel

Emprise de l'Eglise. L'impression d'assoupissement prévaut jusqu'à la veille de la Révolution d'autant plus que la torpeur wallonne contraste avec l'audace novatrice, la liberté d'esprit, la soif de progrès et la volonté d'instruction qui marquent en profondeur les pays protestants : Hollande, Suisse, Prusse, Angleterre, Ecosse, Suède.

En droit comme en fait, l'Eglise catholique conserve une position dominante : elle est l'Ordre privilégié par excellence, un Etat dans l'Etat. Elle régit les consciences et les mœurs. Elle procure à tous, de l'empereur à la dernière fille de basse-cour, du baptême aux funérailles, le cadre mental à la fois contraignant et cohérent, idéologique et affectif, dans lequel s'inscrit une vision globale du monde. En matière culturelle, le monopole de l'enseignement - depuis les classes dominicales jusqu'aux chaires de l'université de Louvain - ou le maintien du latin comme langue savante, importent moins que la source d'inspiration. Celle-ci alimente l'activité des artistes : vastes églises réédifiées par un Dewez ou un Digneffe, chapelles installées dans des châteaux, rustiques statuettes de saint Roch sculptées pour des confréries, messes et psaumes de Jean-Noël Hamal. L'église conditionne enfin les moindres attitudes quotidiennes : austérité du vêtement, jeûnes et abstinences, fêtes chômées et pratiques de piété.

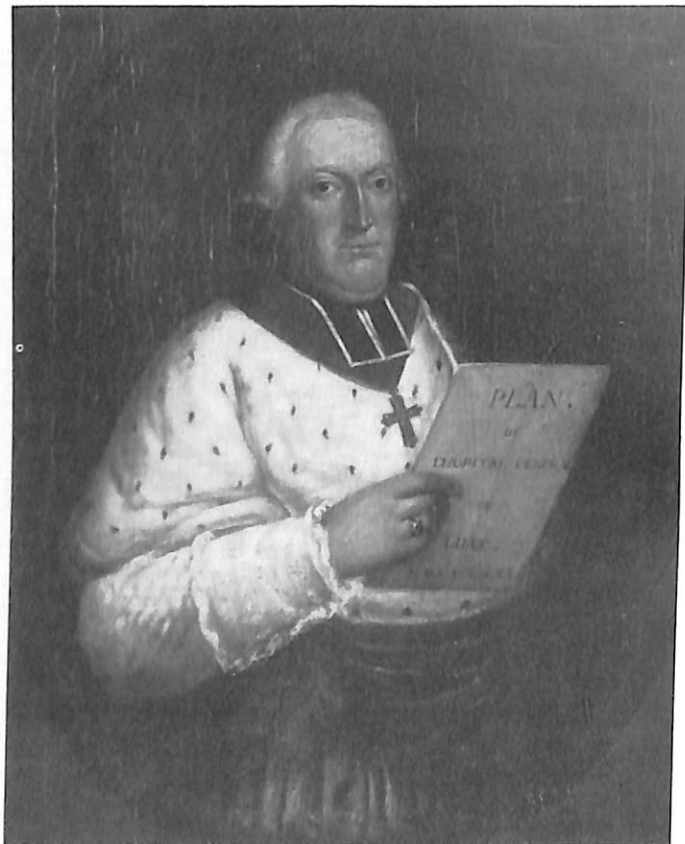
Pas question d'oublier ici les attaques dont l'Eglise est la cible : la hargne des jansénistes, les reproches à l'encontre des jésuites, le progrès d'un déisme diffus, les sarcasmes anticléricaux et autres signes avant-coureurs d'une

incrédulité radicale. A notre avis toutefois, aucune de ces audaces, aucune de ces contestations n'entame les cultures populaires traditionnelles². Ce qui mine l'Eglise catholique est à la fois moins visible, plus insidieux et plus lourd de conséquences à long terme. Deux siècles après le Concile de Trente, la volonté réformatrice est assoupie : nulle action d'envergure ne vient mobiliser les énergies, partout un juridisme sec, une apologétique plus bavarde qu'incisive, une rituelle dénonciation des périls du Monde et une plate adulation de ses Princes.

Initiatives contestatrices. Englués dès l'enfance dans cette ambiance faite d'autosatisfaction et de réflexes peureux, les partisans du progrès n'en ont eu que plus de mérite. Rien de surprenant si l'émancipation s'identifie, pour eux, au rejet des valeurs chrétiennes. Mais à supposer qu'il y eût en pays wallon des émules du curé Meslier, ils n'ont pas laissé de traces et, en tout état de cause, ils sont restés si rares et si isolés dans leurs rêves qu'ils n'ont nulle part, d'après nous, mordu sur les masses populaires ni ouvertement défié le colosse aux pieds d'argile qu'est alors l'Eglise romaine².

Le succès des loges maçonniques révèle la nature des aspirations des milieux éclairés : goût de l'ésotérisme, besoin d'une sociabilité adaptée à un public tolérant mais encore imprégné de religion. Rien de tout cela n'évite les foudres de Rome, ce qui n'empêche pas les loges de se multiplier. La plupart se recrutent dans les classes fortunées sinon dirigeantes. Toutefois, aucune n'eut le temps, croyons-nous, d'investir les avenues du pouvoir et a fortiori d'altérer les traits culturels de la bourgeoisie citadine.

L'école devient un service public. Faisons abstraction de l'ampleur du dessein politique chez Joseph II, de sa raideur et de son impatience à brûler les étapes, et nous retrouvons chez l'affable Velbruck une semblable fascination à l'égard des philosophes, une même ferveur à régénérer le peuple par le travail, une même foi dans les vertus de l'instruction généralisée et renouvelée. Bien sûr, ici comme aux Pays-Bas, le caractère confessionnel reste primordial. Au collège de Dinant, le premier des devoirs du préfet est de "veiller à ce que les écoliers soient instruits des vérités et des maximes de la religion" (règlement de 1779). A Liège, dans les Ecoles de Charité improvisées dans les couvents des quartiers pauvres, les enfants se rendent chaque jour à la messe en rang par deux et "comme la plus essentielle des sciences est celle du Salut", ils apprennent à lire dans le catéchisme. Ceci dit, l'initiative vient non des pasteurs des âmes mais du prince, soucieux "de tout ce qui peut contribuer au bonheur de ses Peuples", et, comme le souligne l'éloge funèbre de Velbruck (25 février 1785), "c'est dans ces écoles que les enfants de la classe inférieure du peuple venoient perdre la rouille de l'ignorance et de la grossièreté (...) que leur Religion s'éclaircit, que leurs mœurs s'adoucissoient par degrés et qu'ils puisoient les connoissances



Portrait du prince-évêque F.-C. de Velbruck tenant à la main le Plan de l'Hôpital général. (Photo José Mascart, Liège)

propres à leur procurer un jour des ressources contre la misère"³.

Prévoyance sociale, éducation morale, connaissances utiles à une économie prospère, religion épurée vont de pair. Petit à petit s'accrédite la conviction qu'un service public de cette envergure ne peut être assumé que par l'Etat. En dépit des frontières, de la diversité des usages et des lois, des contrastes entre la personnalité des princes, l'Europe des Lumières propose un modèle général de changement culturel.

IV. Les limites d'une politique

Les lieux communs de l'*Aufklärung* sont bien connus. Il reste à en scruter les nuances locales, les variantes dont l'enrichissent chaque règne, chaque mode, chaque crise de conscience. Ici, dans le cadre des provinces wallonnes, contentons-nous de nous demander pourquoi l'action de Joseph II comme celle de Velbruck fut éphémère. L'empereur dans la force de l'âge qui gouverne en maître absolu une bigarrure d'Etats parmi les plus riches et les

² On verra plus loin l'expression d'un avis différent.

³ A propos d'un autre type d'instruction, moins officielle, voir l'article ci-après, p. 262, Des Lumières pour le peuple?

plus puissants d'Europe, tout comme le vieil évêque débonnaire aux prises avec l'inertie des privilégiés de sa modeste principauté, seraient-ils l'un et l'autre voués à l'échec en raison d'un désaccord profond entre le despotisme éclairé et le pays réel, voire entre les Lumières et les cultures traditionnelles ?

Des princes sans alliés. "Tout pour le peuple, rien par le peuple". Programme séducteur, appliqué avec succès par des tyrans grecs et des dictateurs d'aujourd'hui, mais qui, au XVIII^e siècle, eut l'inconvénient d'isoler le prince.

Essayons de faire le compte des milieux ralliés à la politique culturelle de nos despotes éclairés. Les Cours de Bruxelles et de Liège ? Outre la famille et les familiers, il s'agit à peine de quelques dizaines de hauts dignitaires. Les savants ? Marie-Thérèse les a regroupés dans une Académie; mais, pour un esprit original comme l'abbé Mann, combien d'érudits timorés et besogneux ! Les artistes ? Les uns sont courtisans et versatiles - le musicien Grétry - les autres ouvertement intéressés - l'architecte Renoz - et, au rebours des poètes romantiques du siècle suivant, aucun ne semble jouir d'un grand prestige sur ses contemporains. Au pays de Liège, les loges, la Société d'Emulation, la Société littéraire rassemblent tout au plus deux cents notables, Liégeois et étrangers, nobles, prêtres et bourgeois. Les artisans n'y sont acceptés qu'avec réticence. Plus significatif que la ségrégation sociale, le fait que ces associations d'un type nouveau soient en perte de vitesse après le règne de Velbruck. Le rôle de l'Emulation durant la révolution liégeoise a été exagéré. Quoi qu'il en soit, les patriotes de 1789 à Liège, comme les Vonckistes aux Pays-Bas et comme les assidus des clubs au moment de la conquête française, ne forment qu'une minorité numériquement négligeable. Son ascendant tient à son mordant, à son instruction et à la fortune de certains; il s'agit d'hommes de loi et de quelques marchands. Le credo politique des jacobins ne doit rien aux réformes esquissées par des despotes.

Ceux-ci n'étaient pas naïfs au point de croire que les Lumières se propageraient d'elles-mêmes. Ils ont donc fondé leurs écoles. Improvisés, tenus en suspicion en raison de leur nouveauté même, les collèges thérésiens, les séminaires généraux de Joseph II, les écoles techniques de Velbruck n'ont pas eu le temps de contrebalancer la culture littéraire diffusée par les collèges des jésuites qui, par ailleurs, avaient bénéficié de recettes pédagogiques éprouvées et, par la gratuité avaient recruté leurs élèves en dehors de l'aristocratie.

Pas d'argent, pas de Suisse. Autre point faible de la politique culturelle inaugurée au XVIII^e siècle : l'absence de ressources financières. L'idéalisme des novateurs les entraîne à négliger les coûts inhérents à n'importe quel changement. Fonder une école, ouvrir une bibliothèque, construire un théâtre, pensionner un musicien ou prendre un journaliste à gages, c'est consentir un investissement à

long terme. Seuls en ont les moyens les grands souverains ou les patriciens des villes où le capital marchand s'est depuis longtemps accumulé : Amsterdam, Londres, Venise... Sans doute certaines régions wallonnes - le Pays de Herve, le Hainaut - et certains secteurs d'activité - la draperie, les transports - retrouvent-ils au XVIII^e siècle les secrets de la prospérité. Toutefois, il est manifeste que cette richesse demeure inégalement partagée et il est probable que le surcroît de production est annulé par la multiplication des bouches à nourrir. Telle est la dure loi d'une économie sans banques ni grandes usines, c'est-à-dire sans crédit ni production flexible : on ne peut disposer de ressources abondantes qu'en les prenant à autrui. Ajoutons à cela la résistance des contribuables dans des pays où l'impôt doit être voté avant d'être perçu, et l'on comprendra que les souverains réformateurs aient jeté leur dévolu sur les biens de l'Eglise.

La suppression des jésuites (1773) et la confiscation de leur patrimoine avaient procuré l'occasion de rénover quelque peu l'enseignement et surtout de faire progresser la notion de service public. On ne devait plus s'arrêter en si bon chemin : Velbruck guignait les biens des Croisiers et du prieuré de Saint-Léonard afin de mieux doter son Hôpital général tandis que Joseph II obligea toutes les confréries pieuses ou charitables à fusionner en une seule association "sous la dénomination de l'*Amour actif du prochain*" (édit du 8 avril 1786). Expédients qui ne devraient plus donner le change aux historiens : souvent mal géré et grevé de dettes, le patrimoine ecclésiastique n'était en mesure ni d'entretenir un réseau scolaire capable de combattre l'ignorance du plus grand nombre, ni de soulager l'indigence d'un quart de la population. Quelques années plus tard, les révolutionnaires français nourriront les mêmes illusions et c'est par réaction que l'on découvrira enfin que l'Ecole et l'Hôpital ont les meilleures chances d'être efficaces lorsqu'ils sont gérés par les gens les plus proches des intéressés, c'est-à-dire par les élus de chaque commune.

Méconnaissance de la psychologie. Ici se nouent les liens qui unissent le culturel, le social, le politique. A quel niveau sont prises les décisions les plus adéquates ?

Imbus d'une philosophie qu'ils croyaient universelle, nos despotes éclairés en ont perdu de vue les trois caractéristiques culturelles les plus vivaces de notre pays. D'abord, le village, la paroisse, la commune y offrent un cadre familial et tangible, propice au partage des responsabilités publiques et à l'aménagement de la vie en commun. Au niveau régional ensuite, Liège n'est pas la seule principauté à s'enorgueillir de ses libertés : Hennuyers, Namurois, Luxembourgeois sont, eux aussi, farouchement attachés à leur particularisme. Au niveau le plus élevé enfin, les successeurs de Charles Quint ont tous été perçus comme des étrangers : à Bruxelles, le détenteur du pouvoir devient vite odieux ou ridicule. A Liège, il est à peine toléré et encore, dans la mesure où il est impuissant.

Velbruck en fit l'amer constat en voyant ses méritoires mais trop hâtifs projets s'enliser les uns après les autres. Pour Joseph II, l'échec fut plus cuisant encore. Comme document sur la psychologie du chef, la note autographe qu'il rédigea en 1784 sur la "Manière de traiter les affaires publiques" est édifiante : des protestations d'un attachement quasi obsessionnel au service de l'Etat voisinent pêle-mêle avec des exhortations d'une affligeante naïveté. Même confusion des valeurs dans l'Edit de Tolérance (12 novembre 1781) qui annonce "que ces résolutions de Sa Majesté tendent directement au bien public en général, à l'avantage du commerce en particulier et surtout à étendre les limites de la charité chrétienne". En somme, nos despotes éclairés ont été submergés par le

bouillonnement culturel que propagent les écrits des philosophes. Ils ont adopté d'emblée et en vrac les idées générales qui étaient à la mode à Paris et à Vienne, sans trop se demander si elles seraient bénéfiques ou tout simplement compréhensibles à Tournai, à Namur ou à Liège. Sûrs d'avoir raison, impatients de jouer leur rôle de monarques bienfaisants et d'instaurer la félicité publique, nos souverains, tout éclairés qu'ils fussent, n'ont plus eu le temps de traiter leurs sujets comme des adultes, encore moins comme des hommes libres.

Etienne HÉLIN
Université de Liège



Vue des ruines de la cathédrale Saint-Lambert de Liège, après la destruction de l'édifice par les révolutionnaires. (Photo José Mascart, Liège)

Bibliographie

En matière d'anthropologie, on s'en tient à des classiques tels que Br. MALINOWSKI, *The dynamics of culture change*, 1945 et R. LINTON, *The cultural background of personality*, 1945. - Le "josphisme" a fait l'objet d'une foule d'études en Autriche, en Bohême et en Lombardie. En Belgique, il est vu sous l'éclairage de l'opposition. En attendant la parution de la thèse de M^{elle} J. POLASKY à ce sujet, on lira son article : La révolution brabançonne, dans *Clio*, 1979, pp. 54-60. - H. HASQUIN, Une lente sécularisation de l'Etat et de la société, dans *Histoire de la laïcité principalement en Belgique et en France*, 1979, pp. 39-53. - J. MARX, L'activité scientifique de l'Académie impériale et royale, dans *Etudes sur le XVIII^e siècle*, IV, 1977, pp. 49-61. - A. UYTTEBROUCK, L'enseignement secondaire à Bruxelles..., *ibid.*, pp. 63-65. - On se référera aux chapitres de *La Wallonie. Le pays et les hommes*, *Histoire-économies-*

sociétés, t. I, 1975 et *Lettres-arts-culture*, t. II, 1978. - Le catalogue de l'exposition *Le siècle des Lumières dans la principauté de Liège*, 1980, procure une riche documentation. - Lire en outre : R. COMOTH, Aspects de la philosophie des Lumières [...], dans *La Vie Wallonne*, LIV, 1980, pp. 120-133; C. GAIER, L'apport scientifique et technique de Liège dans le passé, dans *Apports de Liège au progrès des sciences et techniques*, 1981, pp. 13-57 et 411-430; A. VERSCHUEREN, *Fêtes et solennités liégeoises durant l'Ancien Régime*, mémoire de licence, Université de Liège, 1979; B. ADDISON, A provincial academy in Liège and the secularization of authorship, communication présentée à l'*American historical association*, 1980. La synthèse de Peter BURKE, *Popular culture in early modern Europe*, ill., 366 p. in -8°, Londres, 1979, aussi brillante que solidement documentée, dispense de multiplier les références à une foule d'enquêtes locales.

La diffusion des idées nouvelles

*Si le nom de ma ville est connu du lecteur,
ce nom seul suffira pour décrier l'auteur.*

C'est ainsi que le baron de Walef, premier écrivain liégeois du XVIII^e siècle, s'exprimait à propos de son pays natal, qui conjuguera, pour les Lumières, deux grands travers : l'opacité de la province et la sclérose d'un Etat clérical. Un proverbe définissait "le Liège" comme "le paradis des prêtres" (et, symétriquement, comme "l'enfer des femmes"). Une belle terre de scandale, pour le rationalisme... Dans l'imagerie du temps, le pays qui va donner Grétry est d'abord celui des "moines fourrés", des jésuites et du fameux *Almanach de Mathieu Laensbergh*. Ce dernier, avec tout ce qu'il représente de crédulité au service de l'obscurantisme, permet à Voltaire et à Gresset d'exécuter les Liégeois en une rime. Chez l'un comme chez l'autre, *Liège* est une fois pour toutes associée à *privilege*. La principauté où un évêque contrôle et autorise des fadaises astrologiques ne peut être qu'un bastion du passé :

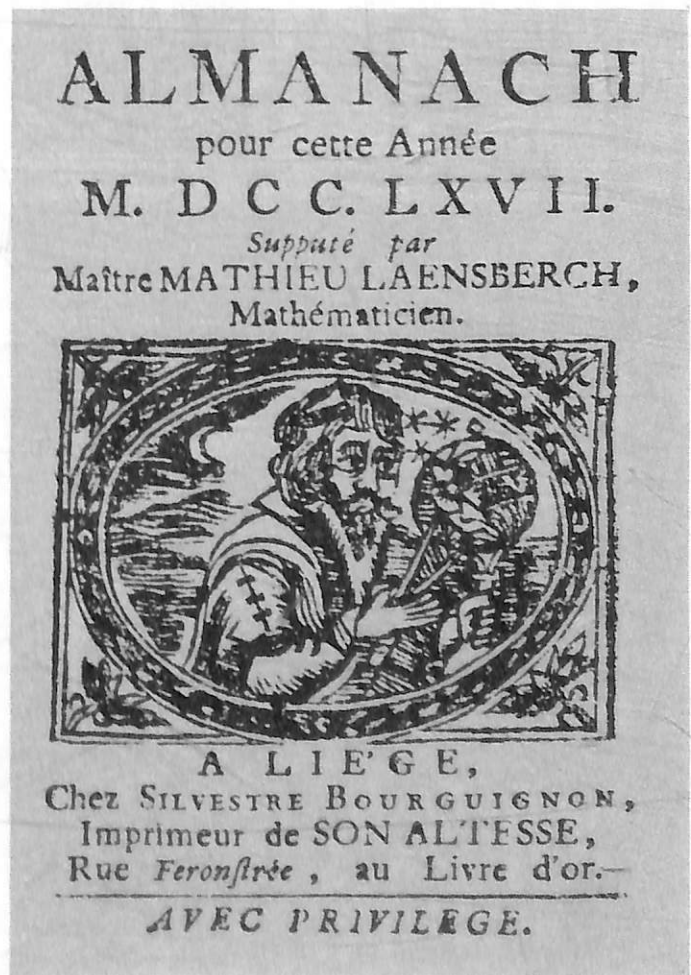
*Et quand vous écrirez sur l'almanach de Liège,
ne parlez des saisons qu'avec un privilege.*

(Voltaire, *Epître au Roi de Danemark*)

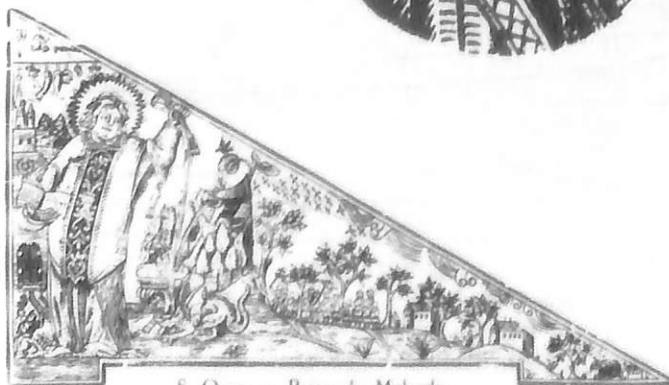
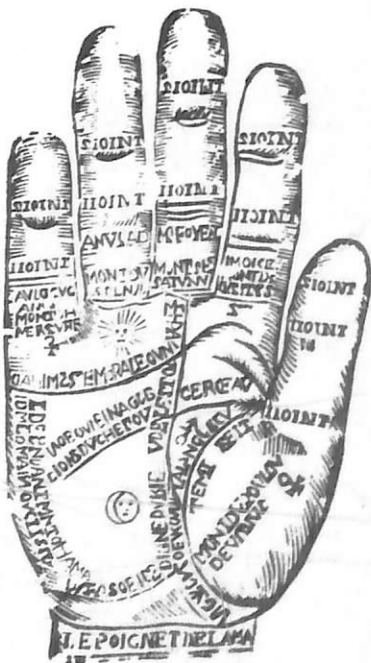
Sterne aussi, dans *Tristram Shandy*, plaisantera sur une production dont le talent d'ambiguïté fut tel, pendant si longtemps, qu'il faut bien y reconnaître quelque chose comme une émanation de l'esprit local. On a souligné (en forçant peut-être un peu le contraste) que le *Laensbergh* savait, dès le XVII^e siècle, traiter "un sujet superstitieux sous des couleurs tour à tour matérialistes et chrétiennes" (O. Colson). On a noté par ailleurs avec quelle souplesse cette lecture pour tous jouait, déjà, des aspirations collectives et des règles du pouvoir. L'almanach s'adapte fort aisément aux fluctuations politiques. Sous la Révolution, il voudra même réaliser le rêve d'éducation populaire, d'encyclopédisme pratique que des philosophes avaient fait pour lui. Respect des formes mais détachement ironique ou critique, par-dessous, et fatalisme jusqu'à un certain point : ces traits marquent au moins le climat intellectuel de la principauté au XVIII^e siècle, s'ils ne sont pas plus profondément inscrits dans la vie liégeoise, jusqu'aujourd'hui. Le pronostiqueur Laensbergh, qui fait semblant de s'imaginer qu'il commande la pluie et le beau temps, ce cousin du Jacques de Diderot, avec sa "philosophie bonhomme, parfois drôlette", est bien d'ici.

En surface, il est vrai, l'Etat liégeois se présente comme une place forte, et sans faille, du cléricalisme le plus immobile. Une anecdote significative témoigne de cette image largement répandue. En 1778, un jeune principautaire et son professeur, un oratorien, rendent visite à Vol-

taire et à Rousseau. Ceux-ci prirent chacun le précepteur pour un jésuite : Voltaire le jugea sur son "air niais, pédant et moqueur", évoqua la bataille de Rocourt, près de Liège, et "fit une sortie contre le gouvernement ecclésiastique de ce pays". Tel est du moins le récit de l'élève, Herman de Trappé, qui se fera connaître comme auteur à l'œuvre diffuse et à la tête plutôt fragile. Quant à Rousseau, si l'on continue d'en croire Trappé, il dit aux visiteurs qu'il aimait les jésuites et devint froid quand il sut que les Liégeois n'en étaient pas. "Les bras et les yeux au ciel", il "ne ressemblait pas mal à un vieux ministre du saint évangile"...



Almanach de Mathieu Laensbergh pour 1767. (Bibliothèque centrale de la Ville de Liège, collection Capitaine)



S. Quirin — Patron de Malmédy

Un voyageur français, Michel-Nicolas Jolivet, a complété avec violence, peu après, l'image en question. Il n'a vu, au pays de saint Lambert, que curés "plongés dans l'ignorance la plus basse et la plus révoltante", que chanoines roulant "dans la crapule la plus fougueuse". "Presque tous ont des intrigues. Presque pas de femme qui n'ait un tenant à calotte". Les pèlerinages "sont autant de lieux de prostitution". "Il n'y a pas d'année où quelque fille, en accouchant, ne dise qu'elle est revenue grosse ou de Notre-Dame de Chèvremont, ou de Halle, ou de Sainte-Walburge et mes benêts de crier au miracle". On concevrait mal, dans une telle vision, que la superstition populaire ne marche pas avec le fanatisme du cadre clérical. "Si un particulier manque au devoir pascal, dans la quinzaine, il est cité au synode et excommunié". "Ils ont une vénération à la Sainte Vierge qui tient du culte de latrie". Quant au niveau culturel général... "Les jeunes gens ne peuvent parler de rien", tant ils sont occupés "à manier les cartes ou la queue de billard". "Point de bibliothèque ici : la Ville en possède une fort mince et où on ne rencontre jamais personne". Les femmes, au moins, sauvent l'honneur de la cité. D'abord, "ce sont des femmes qui font tous les plus gros ouvrages". "On les appelle les Mulets du Prince de Liège". Ensuite, "les jeunes personnes sont plus amusantes", plus raisonneuses, et "c'est à force de lire". Ces lectures leur ont toutefois, estime Jolivet, tourné la tête et la *sensibilité*.

Ce rapport, avec tous les superlatifs et les simplifications qui sont de mise quand on le destine au public le plus éclairé, celui de Paris, renferme évidemment une part de vérité. Des auteurs liégeois eux-mêmes le confirment - trop facilement, peut-être. Car l'autocritique d'une région, le complexe provincial sont éventuellement un refuge. On met au compte d'un état d'esprit général ce qu'on préfère ne pas assumer en personne. C'est à coup sûr le cas du baron de Trappé, confronté au problème de sa médiocrité, lorsqu'il dénonce les "Liégeois ignorants", "fanatiques obscurs", etc. On trouverait chez notre poète Reynier des mots également durs pour sa nation (seconde *Épître à Bassenge*). Et il arrive à

En haut: vignettes populaires liégeoises et verviétoises illustrant l'emprise de l'astrologie et de son fatalisme. (Bibliothèque centrale de la Ville de Liège et Musée communal de Verviers, Bois des Depouille)

Ci-contre: manifestations de religiosité: drapelet pour le pèlerinage de saint Quirin. (Musée communal de Verviers, Bois des Depouille)

Grétry lui-même de ne pas être tendre, quand on le consulte sur l'importance qu'il faut accorder au jugement de ses compatriotes : "Moquez-vous absolument de tous les Liégeois" (lettre au musicien Francotte du 5 mai 1775). Sans doute opposerait-on à ce trait d'humeur vingt protestations de fidélité au terroir : il restera pourtant dans la filiation quelque chose d'œdipien. Les artistes qui comptent dans la principauté, ceux qui se risqueront sur le terrain de l'universel et qui n'accepteront pas aisément ou consciemment le fait d'"appartenir", montreront plus d'une fois une sorte de tendresse narquoise envers une patrie très possessive - et ceci jusqu'à Simenon ou Conrad Detrez. On ne comprendrait pas cette plus ou moins légitime défense si l'appartenance n'était réelle, par certains côtés. Le problème est donc qu'il existe vraiment, selon toute apparence, une sensibilité liégeoise, modelée par l'histoire et en particulier par les Lumières.

L'éveil : la guerre de Succession d'Autriche. Le sombre tableau qu'on vient de présenter vaut certainement pour

la première moitié du XVIII^e siècle. Le baron de Walef (1661-1734), déjà cité, ne suffit pas à en relever le niveau. Cet auteur qui ouvre la marche est plutôt là pour clore un siècle : le XVII^e. Il est du temps de Boileau, qu'il a pour maître et dont il s'inspire dans son genre préféré (qui fut aussi celui de la tradition littéraire liégeoise), la satire. S'il veut par ailleurs se montrer moderne, quand il prend le parti d'Houdar de La Motte contre Homère, ça ne signifie pas encore qu'il ait réussi. L'environnement intellectuel, il est vrai, n'était pas favorable, comme de Walef le fait sentir dans son *Catholicon de la Basse Germanie* de 1724. Les conditions linguistiques non plus : dans une lettre d'une grande ironie, Boileau félicitera Walef de ses essais et s'étonnera qu'"un homme nourri dans le pays de Liège ait pu deviner tous les mystères de notre langue". On s'interrogera plusieurs fois au XVIII^e siècle sur le rôle, relativement néfaste, qu'aurait joué le vernaculaire régional, le dialecte wallon, dans l'apathie d'une littérature en français. On serait tenté de voir là un faux problème, transformé en alibi, si le patois n'avait

La guerre, la présence française et l'éveil des Lumières: scène d'enrôlement, par L. DEFRANCE. (Munich, Bayer. Staatsgemäldesammlungen)



donné lieu à cette circonstance que certains jugeront aggravante : celle de porter lui-même une littérature locale qui prend volontiers la place des lettres françaises défaillantes, au théâtre ou dans l'exercice rimé.

Cette production de terroir a bien sûr ses limites, dont elle se contente tout à fait et où elle s'abandonne, avec une gaieté contagieuse, à sa verve caustique. C'est notamment le cas dans la première œuvre wallonne importante du XVIII^e siècle, les *Éwes di Tongue* (les *Eaux de Tongres*, 1700), de Lambert de Ryckman. Le baron de Walef était bien placé pour attirer l'attention sur les "pasquinades" liégeoises, remplies d'"agréables saillies" et d'"expressions vives" : lui-même artiste d'imitation, il pouvait d'avance apprécier combien ce produit naturel vaudrait mieux que nombre de bluettes mondaines suscitées par l'exemple parisien et uniquement sauvées de l'oubli pour cette raison.

Walef disparaît en 1734. Un an auparavant, le prince-évêque Georges-Louis de Berghes prend des mesures contre l'édition de "livres pernicious". En fait, il n'existe guère d'éléments permettant d'affirmer qu'une réelle activité philosophique éveille la principauté, avant la guerre de Succession d'Autriche. C'est celle-ci, en effet, avec l'arrivée massive des troupes françaises et "alliées", en 1746, qui ouvre définitivement le pays à l'esprit nouveau. Un contemporain l'a signalé; il s'agit d'un garçon imprimeur originaire de la région, un nommé Le Comte (qui aurait participé comme "grossiste" à la diffusion du *Saül* de Voltaire); d'après lui, ce n'est que depuis ce conflit "qu'on s'est mis dans l'usage d'imprimer toutes sortes de mauvais livres à Liège, pour en procurer à tous les officiers des deux armées qui se rassemblaient à Liège comme étant neutre". Les ordonnances de l'évêque confirment le témoignage. Coup sur coup, de 1744 à 1749, trois édits concernant la librairie sont promulgués. Le dernier nous renseigne sur certaines lectures qui suivent armes et bagages. Il condamne en particulier l'*Homme-machine* de La Mettrie, les *Mœurs* de Toussaint et l'essai matérialiste des *Trois imposteurs*. Nous ne savons pas encore quels textes défendus furent alors publiés par les imprimeurs liégeois. Mais il semble peu vraisemblable que ceux-ci aient limité leur production aux timides écrits voltairiens qui font - enfin - leur entrée dans le catalogue "officiel" des éditions principautaires (comme la *Bataille de Fontenoy*). Il est vrai que les œuvres en question n'affichent pas seulement leur lieu d'origine, mais qu'elles portent ouvertement la marque de l'imprimeur attitré du prince-évêque. En page de titre, le label voltairien et celui "de son Altesse Sérénissime" forment tout de même un drôle de couple... C'est déjà un des emblèmes de la librairie liégeoise, liée au pouvoir mais assez forte pour se permettre, souvent, ce qui lui plaît. Ou en d'autres termes : jouant sur le tableau de l'orthodoxie et sur son contraire.

Ce contraire, un événement remarquable le mit en évidence dans la ville de Maastricht, qui relevait partielle-

ment de la principauté. En 1748, au moment où les Français commençaient le siège de cette cité frontalière, on y pendit comme espion un certain de La Serre, "ci-devant Lieutenant de la Compagnie Franche de Mr le Chevalier de Vial".

Avant de mourir, La Serre voulut alléger sa conscience des grands péchés qu'il avait commis et il avoua être l'auteur d'écrits scandaleux, fruits "d'une imagination échauffée et enivrée dans le libertinage". Le pasteur de l'Eglise wallonne de Maastricht, Vernède, fit mettre dans le dernier numéro annuel de la *Bibliothèque raisonnée*, avec le commentaire édifiant qu'on imagine, ces aveux où étaient reniées les folies d'une vie détestable. C'est ainsi que prit naissance la tradition attribuant à de La Serre la rédaction du "pulvérisant" (*dixit* Voltaire) *Examen de la religion*, dont la paternité fut et reste largement débattue, puisqu'elle fut donnée, entre autres, à Saint-Evremond, à Mallet, au marquis d'Argens, à Boulainvilliers, à Mirabaud et enfin - choix souvent défendu - au grammairien Du Marsais.

L'œuvre montre un tel niveau critique qu'on a pu y voir aussi un produit exemplaire de la coterie formée par les trois derniers noms cités (I. Wade). C'est dire son importance, dans la pensée philosophique. C'est dire également quelles conceptions inouïes vinrent alors perturber les paisibles populations des bords de Meuse. Dans quelle mesure celles-ci furent-elles sensibles à l'événement, à une époque où le bruit de la guerre finissante dominait tout ? Les autorités et le clergé - qui vont régulièrement servir d'amplificateur aux remous idéologiques - eurent-ils le réflexe, pour cette fois, de ne pas lui donner trop de publicité ? En tout cas, aux portes de Liège et à l'entrée de l'ère nouvelle qui s'annonce, il y a désormais une silhouette hypothétique de "militaire philosophe" qui veille.

Les amusements de Spa. Autre porte de la philosophie montante : la ville de Spa, qui éclipse parfois sa capitale liégeoise. On a conféré à la célèbre station thermale, au XVIII^e siècle, le titre de "café de l'Europe". Et comme dans un café, les voix, les débats, les influences se croisent assez confusément. Les thèses modernes sont dans l'air, sans nul doute : mais les témoignages et les traces historiques qui préciseraient le mouvement n'ont pas encore été bien dégagés. Un contemporain qu'impressionnent surtout les belles "cavalcades d'Angleterre" qui rythmaient la vie spadoise nous décrit, en une image vue cent fois, les curistes de marque envahissant le petit bourg et chevauchant "avec un parapluie ouvert et un livre sous le bras". Nous commençons à connaître exactement ces livres, ainsi que les marchands qui les répandent. A l'époque de la guerre pour l'empire autrichien, le libraire de Lorme de La Tour propose les "livres les plus nouveaux", soit "aux foires de Maastricht et d'Aix-la-Chapelle", soit "à Spa dans la saison des eaux", soit dans sa boutique de Liège : le marché des armées, des

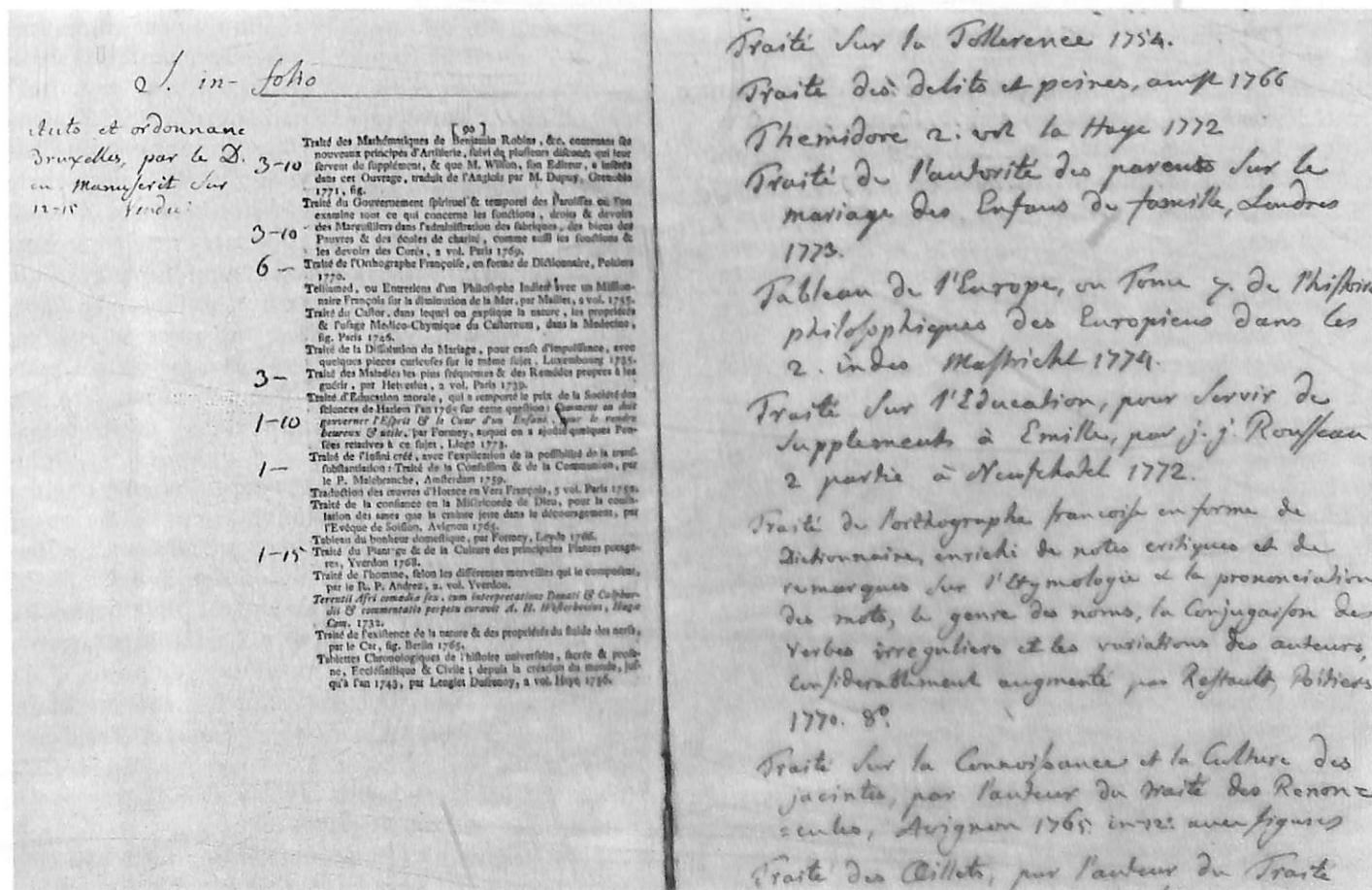
bobelins (mot ironique par lequel les villageois désignaient les étrangers venant prendre les eaux) et des citoyens liégeois forme un seul circuit. Ce n'est pas un hasard si l'on trouve relativement tôt dans une ville comme Verviers, qui est au croisement géographique de ces marchés, un notable lisant l'essentiel de la littérature française du temps, avec des incursions chez Fielding et Defoe.

Car l'influence anglaise apportée par les amateurs de "grand tour" est capitale. Même le très local opéra-comique en patois se fait l'écho, dès 1758 (*Les hypocondres* de Simon de Harlez), d'une nouveauté culturelle venue d'outre-Manche, cette affection mélancolique dont Mauzi, Starobinski ou Gusdorf ont exprimé la portée existentielle, et que découvre alors Diderot : "Vous ne savez pas", écrit-il en 1760 à Sophie Volland, "ce que c'est que le *spline* ou les vapeurs anglaises; je ne le savais pas non plus...". Mais d'autres attitudes, d'autres idées que celles qui marqueront le jeune Werther voyagent entre Spa et Liège. Un imprimeur-libraire comme François-Joseph Desoer joue ici un rôle éminent. Nous avons notamment conservé de lui un catalogue interfolié, où des listes manuscrites complètent le relevé imprimé

des livres qu'il vendait en 1774. On reproduit ci-dessous deux pages tirées du registre en question. On y verra que le supplément, qui constitue autant une mise à jour qu'un répertoire confidentiel, offre quelques beaux classiques de la philosophie : le *Traité sur la tolérance* de Voltaire, le *Traité des délits et des peines* de Beccaria ou le *Tableau de l'Europe* ajouté à la critique *Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal. Ailleurs, les titres proposés sont moins honorables et annoncent ou recouvrent des considérations plus radicales, plus "chagrines" comme disait Voltaire : ce sont les *Recherches sur l'origine du despotisme oriental* du matérialiste Boulanger, l'*Espion chinois* d'Ange Goudar, où "les rois, les ministres, les généraux et les gros bénéficiaires" ne sont pas trop bien traités, les *Véritables intérêts de la patrie* du chevalier de Forge, où l'on met en cause, à travers la situation financière de la France, ce qui apparaîtra bientôt comme le système d'un régime social injuste.

La littérature diffusée à Spa, et de là vers un public principautaire, est ainsi à l'image de la société mêlée qui s'y presse. A l'ombre des grands, des Joseph II, des Gustave III, les aventuriers de la bourse ou de l'esprit cherchent la réussite, comme le Barry Lyndon de Thackeray

Catalogue interfolié des ouvrages vendus à Liège et à Spa par la Maison Desoer, vers 1774. (Musée de la Vie wallonne)



ou l'acariâtre Fougeret de Monbron (à Liège et à Spa en 1754). Dans les listes du libraire Desoer, les discussions philosophiques les plus élevées - où l'on remarque, entre autres, de singuliers *Entretiens de Bolingbroke et d'Oro-bio* - voisinent pareillement avec de plus obscurs essais *contre l'abus du pouvoir des souverains* et leur *despotisme*. L'ambiguïté naissante des Lumières est là sommairement cristallisée, dans cette ville de plaisir où, pour reprendre l'expression d'un témoin qui radicalise ce qu'a écrit plus haut E. Hélin, "des gens à souliers crottés" côtoyaient des princes et des excellences. Bien plus tard, sous le régime français, on demandera encore que les "habitants des communes rurales" ne se mêlent pas aux visiteurs dans les maisons de jeux. Ces "ruraux" et ces bourgeois du milieu du XVIII^e siècle, qui ressemblent peut-être encore aux naïfs Annette et Lubin de la tradition spadoise, il leur faudra quelque temps pour comprendre ce qu'impliquent les discours provocants, les livres audacieux dont on les éblouit. Mais en 1785, c'est à propos de Spa et de ses casinos qu'une intense campagne d'opposition au prince, ouvrant le chemin de la Révolution, sera menée (en particulier dans la littérature populaire dialectale).

La petite ville ardennaise, d'où était notamment parti le mouvement des idées nouvelles, pour le pays liégeois, verra le début de leur aboutissement : la logique de l'histoire, sur ce point, fut impeccable.

Le Journal encyclopédique à Liège (1756-1759). Au commencement de la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'autorité débonnaire - ou plutôt, relâchée - du prince-évêque Jean-Théodore de Bavière favorise donc une circulation encore discrète de la modernité. Celui-ci, en effet, est un épicurien dont les goûts mondains impliquent pour ainsi dire une certaine tolérance à la nouveauté. Dans sa bibliothèque figurent l'*Encyclopédie*, Voltaire, Montesquieu ou Buffon. Quant à en déduire une orientation intellectuelle décidée, de sa part... Il faudrait que l'intention décorative soit un peu moins sensible dans cette collection d'apparat où trop d'intérêts, de tendances se dissolvent en s'accumulant. Le souverain présente, pour la diffusion des idées philosophiques, une autre qualité : il est souvent absent. Egalement évêque de Ratisbonne et de Freising, il préfère sa cour de Munich, pour laquelle il quitte Liège au printemps de 1755. Il laisse alors, dans les faits, le pouvoir à son premier ministre, un homme précocement acquis à ces idées, et fort désireux d'illustrer sa patrie dans une veine différente de celle symbolisée par le *Laensbergh* : Maximilien-Henri de Horion, ancien représentant de la principauté à Versailles. En plus d'une grande indépendance à l'égard des chanoines de la cathédrale, avec lesquels il est censé partager la direction de l'Etat, Horion contrôle la police grâce à son frère, qui en est le chef. Ce sont là quelques-unes des conditions favorables qui, en 1755, décidèrent le Toulousain Pierre Rousseau à fonder à Liège son fameux *Journal encyclopédique*. Les autres facteurs attractifs tenaient à l'écono-

mie et à la géographie, comme l'a indiqué R. Mortier. "En dépit de son statut théocratique, la situation géopolitique de la principauté liégeoise se prêtait admirablement à l'implantation du commerce de l'imprimerie et de la librairie. L'absence des carcans corporatifs et des privilèges qui gênaient si fortement l'imprimerie française y créait les conditions d'une relative liberté (économique, sinon idéologique), tandis que la proximité de la France et de l'Allemagne garantissait la diffusion auprès d'un large public".

Pierre Rousseau croyait ainsi avoir trouvé la base idéale pour l'entreprise qu'il projetait, dans une ville dont l'*Encyclopédie* écrira qu'"elle jouit de si grands privilèges qu'on peut la regarder comme une république libre". Entreprise d'envergure et qui sera menée de main de maître par un auteur dont les modestes débuts comme écrivain ou comme journaliste (aux *Affiches de Paris*) ne laissaient pas présager tant d'énergie intelligente. L'ambition de Rousseau est de mettre sous une forme périodique et plus accessible la totalité du savoir que développait l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, ou, plus exactement, qu'ordonnait un même regard critique.

Car s'il place son enthousiasme dans une expansion indéfinie de la connaissance - qui, plus que lui, parle de Lumières et de la "vague" irrésistible du progrès, brisant les "dignes" des habitudes ? - ce mouvement communicatif est d'abord vu comme le rayonnement d'une critique. Son idéal, ce n'est pas le déversement bimensuel d'une culture en tranches. C'est de transformer "l'information en signification, par la mise en rapport des connaissances éparses" (J. Wagner). Il n'y a donc pas lieu de comparer le *Journal encyclopédique* à des feuilles de caractère technique telles que le *Journal de commerce* ou celui de *l'agriculture*, jugés supérieurs. Le propos de Pierre Rousseau est différent, plus profond et plus radical, même s'il arrive qu'il paraisse trop vague ou confus. De manière significative, Rousseau se référait, dès l'*Avertissement des associés*, à l'impulsion modèle que constitue le projet du chancelier Bacon.

Bien conçu, le *Journal encyclopédique* fut une réussite sur toute la ligne, malgré certains embarras de lancement et des moyens limités, en hommes et en matériel. En janvier 1756 sortait le premier numéro, mais de Paris, pour des raisons probablement économiques, Malesherbes lui interdisait l'entrée légale en France. Restait le passage en contrebande, sous les sièges des voitures de poste, et on ne s'en privera pas. Des abonnements encourageants (dont celui de Voltaire, qui croit que Jean-Jacques Rousseau lui-même collabore "à cet ouvrage utile") stimulent d'ailleurs la petite équipe de rédaction, qui groupait en particulier autour de Rousseau deux abbés sentant le fagot : Prévôt de La Caussade et surtout Claude Yvon, compromis par son amitié avec l'hérétique abbé de Pra-

Abonnement de Voltaire au Journal encyclopédique (1756). D'après *Voltaire's Correspondence*, ed. Besterman, vol. 30, 1958, fig. 182.

JE soussigné, Directeur du Bureau de la Correspondance du *Journal Encyclopédique*, reconnois avoir reçu la somme de dix florins d'Allemagne pour la Soucription dudit journal, composé de 24. Volumes qui paroîtront de 15. en 15. jours, que je m'oblige, moyennant ladite somme, d'envoyer pendant le cours d'une année à Monsieur de Voltaire, suivant l'ordre qui est mis en avant en la manière des autres souscriptions, en outre juy rendray cinq florins pour la franchise du journal de Leyde jusqu'à l'arrivée en Hollande, quoy qu'il y ait sans me charger des fraix de l'envoy qui sera payé séparément sur les lieux, en recevant chaque Ordinaire.

A Liege, ce 15^e 8 1756

Reçu du journal et de la part de Monsieur de Voltaire, en outre juy rendray cinq florins pour la franchise du journal de Leyde jusqu'à l'arrivée en Hollande, quoy qu'il y ait sans me charger des fraix de l'envoy qui sera payé séparément sur les lieux, en recevant chaque Ordinaire.

Reçu du journal et de la part de Monsieur de Voltaire, en outre juy rendray cinq florins pour la franchise du journal de Leyde jusqu'à l'arrivée en Hollande, quoy qu'il y ait sans me charger des fraix de l'envoy qui sera payé séparément sur les lieux, en recevant chaque Ordinaire.

des et par sa contribution à la grande *Encyclopédie*, dont il avait écrit l'article *Ame*. La principauté n'était cependant pas trop sévère pour tout ce beau monde, qui publiait ses travaux sur les presses de l'imprimeur officiel de l'évêque, avec le patronage de celui-ci et sans l'ombre d'une censure. Pendant ce temps, Pierre Rousseau recevait - gratis - un diplôme de bourgeois de la cité : n'offrait-il pas à Liège l'occasion de devenir, comme l'écrivit l'abbé Delaporte, "le point central du monde savant"...? Le périodique ne sera-t-il pas bientôt, selon Voltaire, le "premier des 163 journaux qui paraissent tous les mois en Europe"? Rapidement, une version italienne verra le jour, le *Giornale enciclopédico di Liegi* édité à Lucques par Ottaviano Diodati. Des Français comme Billardon de Sauvigny ou Deleyre, un enragé qui se chargea de l'article *Fanatisme* dans l'*Encyclopédie* et qui se révélera un ardent conventionnel, viennent rendre visite à Rousseau ou le rejoignent. De passage dans le pays, le jeune Chamfort aurait aussi apporté son concours. Attirés par l'éclat naissant du journal, des petites mains et des zonards de la littérature, qui ne sont pas toujours inintéressants (le matérialiste Maubert de Gouvest, Chevrier, le défroqué Pascal), commencent à prendre naturellement le chemin de Liège, tandis que des correspondants étrangers tels que Formey et Merian, de l'Académie de Berlin, y envoient leurs contributions à l'œuvre commune.

Si le Toulousain n'avait pas encore gagné le pari de "fermentation" universelle dont ses écrits expriment le rêve, il avait en tout cas réussi d'emblée à mettre la vieille principauté dans tous ses états. C'était un début.

Cette propagation d'un savoir réfléchi jusque chez "ceux qui ne sont point dans le cas de lire notre journal et qui

peuvent en retirer quelques fruits", il faut voir maintenant comment il la mène : par une marche progressive, par de constantes relances vers des positions intellectuelles de plus en plus libres. C'est ce que les opposants à la publication ont appelé son machiavélisme. Dans le prospectus du *Journal*, il n'était pas question "de prendre pour modèle l'*Encyclopédie* ni de faire du périodique un porte-voix pour les philosophes" (R. Birn). Mais, comme l'a dit D. Mornet, "le titre même était une déclaration de guerre" : la couleur était assez clairement annoncée - même pour des chanoines liégeois peu au courant de l'actualité, confits dans l'ordre invariable d'un "fameux lieu clérical" (selon l'expression de Pétrarque). Pierre Rousseau va dès lors, tout simplement, tenir la promesse de son titre. En janvier 1756, l'*Encyclopédie* est qualifiée de "projet admirable" et on loue "la force et le courage" de ses réalisateurs. En décembre, les rédacteurs du *Journal* précisent : "il y a peu de gens qui aient conçu une plus haute idée que nous des Chefs de l'*Encyclopédie*". Un an plus tard, ils entendent "représenter en tout" leur modèle, "imiter sa manière, prendre son ton...". Parfois, la ligne de conduite est moins nette, soit que l'intention ultime se dévoile graduellement, en perspective, soit que la sinuosité des attitudes éveille l'interrogation et le soupçon, ce qui revient au même. On "évite de faire référence aux nombreuses affirmations par lesquelles Montesquieu prétend justifier certaines normes morales à l'aide des sciences naturelles, ce qui aurait pu facilement lui valoir une réputation de matérialiste" (E. Mass). Mais au plus fort de la tempête soulevée par *De l'Esprit*, on veut consoler Helvétius d'une condamnation passagère et on lui promet la postérité : l'œuvre, effectivement matérialiste, cette fois, offre aux yeux du journaliste "un mélange heureux de ce que la logique a de plus exact dans le raisonnement, la métaphy-

sique de plus profond dans les idées''. Ces disparités ou ces audaces croissantes propulsent la lecture au-delà du sens apparent, qui, même avec les arrière-pensées, semble de temps à autre en retrait sur ce qu'y verront les commentateurs chrétiens. D'Alembert avait sans doute raison de considérer que ceux-ci ont contribué à l'affirmation d'un corps de doctrine et d'une phalange philosophiques dont les composants n'étaient pas également avancés (De l'abus de la critique en matière de religion).

Un de ces commentateurs, le Liégeois Gilles Légipont, montre bien par ses écrits, récemment remis en lumière, comment une telle chasse aux sorcières organise une logique de l'impiété dont elle subit en quelque sorte la fascination. Dans l'hystérie (''l'esprit des *Trois imposteurs*'' est partout) et plus encore dans la peur : car il faut ajouter à la liste des mots-thèmes relevés chez Légipont par un de nos meilleurs historiens des mentalités l'expression d'une crainte constante, d'un vertige devant la ''malice infinie'' des mots et des encyclopédistes. Il est vrai que l'apologiste, lui, lutte avec des armes particulièrement lourdes et poussiéreuses : voir sa réponse au matérialisme, où est évoqué l''extravagant'' mythe d'Amphion animant la matière aux accents de sa lyre ! Et l'on comprend que Légipont ait été sensible à la soixante et unième des *Lettres persanes*, où l'on montre la vanité du laborieux combat mené par les défenseurs du Christ, réduits à reconnaître qu'ils se tourmentent eux-mêmes ''pour faire recevoir des points de religion qui ne sont point fondamentaux''. Mais l'erreur n'est-elle pas aussi d'abandonner le terrain de la foi - J. Quéniart dirait : de ''l'intelligence de la foi'' - pour celui de l'adversaire, avec ses pièges ? On a noté que, dans le cas présent, ''l'apologiste d'une religion révélée ne parle ni de péché ni de salut''. La punition qu'il promet aux méchants ou aux tièdes, ce n'est déjà plus l'enfer, mais l'imminence de ''calamités'' toutes terrestres. Et pourtant, comme ce petit curé de la ville reste froid devant les misères réelles. Comme son cœur paraît sec et sa religion formelle, quand il condamne sans vouloir rien comprendre telle ou telle proposition de Montesquieu sur le mariage et la difficulté de vivre, ou quand on sait que les deux tiers de ses ouailles dépendaient de l'aumône. ''Pas un instant il ne s'inquiète de savoir s'ils ont jamais été chrétiens, ses paroissiens, les mendiants de la ruelle de la Grasse Poule, ses supérieurs les dignitaires de la Cour, son évêque dont les bals masqués, plus que la piété, ont défrayé la chronique'' (E. Hélin).

On touche ici à la discordance sur laquelle va notamment reposer la dynamique de la diffusion populaire, pour des idées que la forme journalistique met à la portée d'un plus grand nombre de gens. A mesure que les classes supérieures, et spécialement la noblesse canoniale, apparaîtront gagnées par ces idées, même si ce n'est qu'un jeu de belle société, l'incompréhension et l'amertume mobiliseront un clergé moins favorisé. Cette piétaille qui se sent trahie portera le débat au niveau social qui est le sien et se

tournera vers la foi du charbonnier comme pour lui demander refuge et témoignage. Pour l'instant, le scandale est limité à l'un ou l'autre dignitaire (Maximilien-Henri de Horion est tout de même archidiacre et grand prévôt de la cathédrale), mais il atteint déjà le prince-évêque. Car celui-ci ne montrera pas beaucoup de zèle, quand l'inévitable offensive cléricale se déclarera.

Il est symptomatique qu'au début de 1758, c'est la base qui lance la campagne, ce sont les curés, comme l'a souligné G. de Froidcourt, qui mettent en mouvement, via Légipont, le synode liégeois, c'est-à-dire le conseil épiscopal. Mais quand l'évêque reçoit leurs doléances, il renvoie l'affaire au premier ministre, sans leur répondre. Il faudra que le synode fasse donner l'assaut par la Faculté de théologie de Louvain, l'*Année littéraire*, la *Gazette d'Utrecht*, le confesseur du prince en Bavière et le nonce de Cologne pour que Jean-Théodore, enfin et comme à contre-cœur, se décide à ratifier l'interdiction du journal. Pourtant, plus que ces pressions, une circonstance inattendue priva Rousseau de ses appuis et enleva la décision : la mort des deux frères Horion, à quelques mois d'intervalle, en 1759. En août, six mois après la révocation du privilège de l'*Encyclopédie* en France, et au moment où le pape s'apprêtait à signer la condamnation du dictionnaire, le *Journal encyclopédique* était banni de Liège. Réfugié à Bruxelles, Pierre Rousseau évoquera l'expérience qu'il vient de vivre avec hauteur de ton et de perspective : ''Si la persécution que nous avons essuyée dans la ville de Liège ne doit pas nous faire regretter ce séjour, au moins sommes-nous flattés d'y avoir jeté dans les esprits les germes des sciences. Nous espérons qu'ils ne tarderont pas à s'y développer, et que Liège sortira enfin de l'ignorance où l'a tenue trop longtemps la superstition, ce fléau des sciences. Cette vue nous console par avance des maux que nos ennemis ont voulu nous faire souffrir''.

Les espérances du directeur du *Journal* (qui émigrera dans le duché de Bouillon, d'où il fera la nique aux autorités liégeoises) n'allaient pas être déçues, et son pathos fut entendu. Les principautaires, pas trop infidèles à leur réputation de peuple ''hardi, prompt à fronder'', y ajouteront un fond de critique rationaliste qui manquait au tableau. Les idées nouvelles ne pouvaient que les fortifier dans une voie d'irrespect et de turbulence qu'un certain nombre de faits et un peu de complaisance ont imposée comme leur tradition la plus exigeante.

Les imprimeurs des ''égouts de l'Europe''. Pour se convaincre des véritables intentions de Pierre Rousseau et de sa bande, disait Légipont, il faut se référer aux ouvrages qu'il met en circulation, à partir du bureau de sa gazette, et ''qu'on débite furtivement''. Le curé avait tout à fait raison. Que ce soit sur les presses de l'imprimeur Kints (qui publie le périodique jusqu'à l'été de 1757), sur un matériel loué (celui de l'imprimeur Gramme), sur son

propre matériel, en sous-traitance ou en collaboration avec d'autres ateliers typographiques liégeois, Rousseau a pris l'initiative de plusieurs éditions clandestines. Un certain Garrigues de Froment, qui paraît connaître assez bien les activités de la maison, cite deux contrefaçons parmi les plus remarquables : "Vous en particulier", dit-il à Rousseau, "imprimeur *encyclopédique*, vous avez employé votre imprimerie à réimprimer l'*Esprit*, le *Candide*, satire très-dangereuse contre la sagesse de la Providence divine".

La critique moderne, avec l'aide de la bibliographie matérielle, a confirmé l'accusation. En s'appuyant sur une correspondance très révélatrice entre l'"imprimeur encyclopédique" et son grand confrère d'Amsterdam Marc-Michel Rey, D.W. Smith a montré comment une édition pirate du célèbre traité d'Helvétius avait été réalisée en collaboration avec Kints et sur ses presses dès 1758. Cette impression de l'*Esprit*, qui se cache sous la marque du libraire parisien Durand, doit selon Rousseau devancer "toutes les autres contrefaçons", et en plus, elle sera fort soignée, car il a corrigé "même les fautes qui sont dans l'original, ce que les autres éditeurs n'auraient pas fait". Quelques mois plus tard, en mars 1759, Pierre Rousseau écrit encore à Marc-Michel Rey une lettre intéressante. Il lui annonce : "J'ai actuellement sous presse *Candide*, roman de Voltaire, du moins sa touche y est. Il sera prêt dans 5 jours : il portera 240 pages petit in-12 : je vous l'offre en feuille à 12 sols de France. Cet ouvrage a une vogue étonnante". Et encore une fois, les militaires seront les premiers servis. Car Rousseau confirme, début avril : "Mon *Candide* paraît aujourd'hui et je crois m'en défaire avantageusement parce que j'en envoie aux armées". Nous sommes en effet en pleine guerre de Sept Ans : c'était le moment

d'éclairer sur le sens de la vie les sacrifiés de la "boucherie héroïque".

Le séjour de Pierre Rousseau stimula de manière décisive l'édition locale; en fait, il la révéla pratiquement à elle-même. Il n'est pas jusqu'au paisible imprimeur Dessain, spécialisé dans les *Etrennes mignonnes* - et installé à la "Bible d'or" rue des Onze Mille Vierges : tout un programme - qui ne prenne alors des risques en mettant son nom sur un recueil contenant du Voltaire ou en tête d'un ouvrage généralement attribué à Ange Goudar. C'est au tournant de 1760 que se dessine chez Jean-François Bassompierre la stature d'un contrefacteur européen et que le Français Denis de Boubers vient établir à Liège ses activités d'imprimeur irrégulier. Ceux-ci formeront, avec deux autres personnages plutôt contrastés, Jean-Jacques Tutot (qui voudra la Révolution) et Clément Plomteux (dont la Révolution ne voudra pas), la "bande des quatre" de la typographie principautaire. Trait significatif, pour la chronologie : dans son édition de 1759-1765, le *Dictionnaire de commerce* de Savary des Bruslons ne mentionne pas les imprimeurs liégeois, qui font une entrée en force dans l'*Almanach général des marchands* de 1772. Un certain délai avait été nécessaire pour que soit enregistrée la percée d'une industrie dont on n'illustrera l'ampleur que par quelques témoignages classiques, en renvoyant le lecteur intéressé à des travaux de spécialistes comme J. Vercruysse ou P.-M. Gason.

Dans ses mémoires, Marmontel raconte : "A Liège, où nous avions couché, je vis entrer chez moi, le matin, un bourgeois d'assez bonne mine, et qui me dit : "Monsieur, j'ai appris hier au soir que vous étiez ici. Je vous ai de grandes obligations, je viens vous en remercier. Mon nom est Bassompierre. Je suis imprimeur-libraire dans



La visite à l'imprimerie, par L. DEFRANCE. On a vu dans cette œuvre une représentation de l'atelier du liégeois Bassompierre, mais il pourrait plutôt s'agir de l'imprimerie de son confrère Plomteux. (Liège, collection privée)

cette ville; j'imprime vos ouvrages, dont j'ai un grand débit dans toute l'Allemagne. J'ai déjà fait quatre éditions copieuses de vos *Contes moraux*; je suis à la troisième édition de *Bélisaire*. - Quoi ! Monsieur, lui dis-je en l'interrompant, vous me volez le fruit de mon travail, et vous venez vous en vanter à moi ! - Bon, reprit-il, vos privilèges ne s'étendent point jusqu'ici. Liège est un pays de franchise. Nous avons droit d'imprimer tout ce qu'il y a de bon; c'est là notre commerce. Qu'on ne vous vole point en France, où vous êtes privilégié, vous serez encore assez riche. Faites-moi donc la grâce de venir déjeuner chez moi. Vous verrez une des belles imprimeries de l'Europe, et vous serez content de la manière dont vos ouvrages y sont exécutés". Pour voir cette exécution, je me rendis chez Bassompierre. Le déjeuner qui m'y attendait était un ambigu de viandes froides et de poissons. Les Liégeois me firent fête. J'étais à table entre les deux demoiselles Bassompierre qui, en me versant du vin du Rhin, me disaient : "Monsieur Marmontel, qu'allez-vous faire à Paris, où l'on vous persécute ? Restez ici, logez chez mon papa; nous avons une belle chambre à vous donner. Nous aurons soin de vous. Vous composez tout à votre aise, et ce que vous aurez écrit la veille sera imprimé le lendemain". Je fus presque tenté d'accepter la proposition. Bassompierre, pour me dédommager de ses larcins, me fit présent de la petite édition de Molière que vous lisez; elle me coûte dix mille écus".

C'est sur le même thème du pillard ou du pirate liégeois que Diderot s'en prend également, sans le nommer, à Bassompierre, dans son essai *Sur la liberté de la presse*. Evoquant en particulier la contrefaçon du très populaire *Spectacle de la nature* de l'abbé Pluche, réalisée dans la principauté avec la plus grande indifférence pour le privilège que détenaient les frères Estienne, Diderot parle au nom des imprimeurs qui suivent les règles et demande : "Si un libraire de Liège écrit impudemment à des libraires de Paris qu'il va publier le *Spectacle de la nature* qui vous appartient, ou quelques-uns des *Dictionnaires portatifs* dont vous aurez payé le privilège une somme immense; et que pour en faciliter le débit, il y mette votre nom; s'il s'offre à les envoyer; s'il se charge de les rendre où l'on jugera à propos, à la porte de votre voisin, sans passer à la chambre syndicale; s'il tient parole, si ces livres arrivent; si vous recourez au magistrat et qu'il vous tourne le dos; ne serez-vous pas consterné, découragé et ne prendrez-vous pas le parti ou de rester oisif ou de voler comme les autres?"

On comprend la lutte de Diderot, mais du point de vue de la vulgarisation de "tout ce qu'il y a de bon", quand l'histoire a fait les comptes, il a tort. La diffusion à meilleur marché du gai savoir philosophique, l'appel au changement sur mauvais papier, dans des éditions médiocres mais efficaces : c'est cela aussi le label du brigandage liégeois. Les vrais titres de ces "voleurs", ils sont souvent dans les archives des polices, des tribunaux

ou de la Bastille (nos typographes, avec un certain détachement, n'ont pas laissé les leurs). Par exemple quand on écrit, en accusant un Rouennais d'avoir édité la *Tolérance* de Voltaire : "En vain le répondant, pour sa justification, va-t-il dire que cet ouvrage a été imprimé à Genève, à Liège et en différents autres endroits..." Ces titres sont encore dans les correspondances des confrères étrangers, comme lorsque Rey annonce au libraire parisien Duchesne l'envoi de *Lettres de la montagne* de Rousseau, en 1764. Le "passeur" devrait être Boubers, à qui l'on cacherait toutefois le contenu véritable des ballots. Mais Duchesne répond à Marc-Michel Rey : "Monsieur de Boubers, quoique galant homme, est imprimeur; il peut s'apercevoir de ce que c'est et je vous jure bien que sous quinze jours, le livre sera contrefait à Liège, et Dieu sait si l'édition ne sera bientôt répandue partout".

Une autre indication, peut-être la plus frappante, confirmerait si c'était nécessaire la présence commerciale européenne dont on vient d'avoir un aperçu. Pour diversifier leurs stocks de livres et assurer un marché plus large à leurs éditions, les imprimeurs du temps recouraient volontiers à l'échange partiel de cette production : lorsque le troc s'effectuait "feuille contre feuille", c'est-à-dire avant les opérations d'assemblage et de reliure, on parlait de "manière liégeoise", ainsi que l'a souligné R. Darnton. Que le nom de la ville wallonne soit associé à une telle forme d'échange brut, massif, expéditif, ne constituerait pas un mauvais symbole de l'édition locale.

Pour compléter l'image de cette dernière, il faudrait encore faire appel à d'autres correspondances ou procès, qui donnent avec saveur le ton d'un monde quasi balzacien, où règnent l'aventure et la dureté. Un épisode caractéristique, à cet égard, est celui mettant en scène le détroqué Dulaurens. Libertin toujours en cavale et homme de la nature, l'auteur du *Compère Mathieu* trouve à Liège un abri momentané (1763-1765), chez l'imprimeur de Boubers : le temps d'écrire la scandaleuse *Chandelle d'Arras* et l'*Imirce*. Quand Dulaurens quitte furtivement le pays liégeois, Jean-Baptiste Robinet y entre avec discrétion, mais son matérialisme évolutionniste et heureux ne peut plus passer inaperçu. Le synode ecclésiastique, vigilant et triomphant, le contraint à une rétractation quelque peu burlesque, que l'on mettra dans les gazettes. C'est aussi comme cela, dans des combats douteux, que les autorités populariseront les thèses de l'adversaire. Robinet se vengera bien, en publiant chez Plomteux, au moins en partie, le *Dictionnaire universel des sciences morales* (1777-1783), que P.-P. Gossiaux considère comme "l'ouvrage le plus important qui ait été imprimé à Liège au XVIII^e siècle".

Ce dictionnaire s'inscrit, ainsi que Gossiaux l'a par ailleurs montré avec force, dans le grand rêve d'une refonte de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, rêve qui traverse alors l'histoire du livre liégeois (spécialement avec

les projets du "sieur Devéria" et de Tutot) et qui aboutit à la monumentale entreprise commune des éditeurs Panckoucke et Plomteux : l'*Encyclopédie méthodique*, dont la parution commence en 1782. Sans aucune morale, mais en cassant les prix au bénéfice d'un public accru, les imprimeurs de la principauté se piratent mutuellement, d'un projet à l'autre. En 1780, Tutot veut contrefaire celui de Devéria et Bassompierre, en vendant son édition près de deux fois moins cher. Il entendra récidiver quelques années plus tard avec la *Méthodique* et créera une "Société typographique de Liège" qui est sans doute davantage un groupe de pression financier qu'une coopérative pour la promotion de certains idéaux.

Il reste que l'essor du libéralisme économique, dont l'édition liégeoise révèle avec cynisme quelques aspects, sert opportunément la propagation de ces idées, à laquelle deux journaux de vulgarisation vont apporter leur concours.

Autres journaux. Dans un texte auquel on a fait allusion, le voyageur Jolivet raconte comment il entendit à Liège, un vendredi saint, le sermon le plus grossier qu'on puisse imaginer, le plus entaché de "fange capucinale". Un Français, Jean-François Lignac, l'accompagnait, qui travaillait à la direction d'un mensuel alors publié dans la ville mosane, l'*Esprit des journaux*. Chacun rit sa part de l'orateur, "Mons. Bourguignon, vraiment ex-jésuite" - "je veux dire", précise Jolivet, "digne d'en être chassé". Ce qu'il aurait pu rappeler à ce propos, et qui aurait déjà permis de nuancer le tableau impitoyable qu'il trace du milieu ecclésiastique local, c'est que l'*Esprit des journaux*, considéré en son temps par un clergé surexcité comme un "code du philosophisme", avait précisément été créé à Liège par un jésuite. Celui-ci, Jean-Louis Coster, fut même bibliothécaire du prince-évêque. Il appartenait à une famille où l'on cultivait des valeurs typiquement bourgeoises et libérales, quelquefois en opposition très active aux hiérarchies fallacieuses. On n'y craignait pas non plus d'entrer en conflit avec l'autorité. C'est ainsi que les Coster avaient bataillé rudement, en 1765, contre le mayeur de Dinant, qu'ils accusaient d'injustice, et contre un prétendu chevalier Stapleton, qui se drapait dans une dignité de plénipotentiaire impérial pour se soustraire aux lois (l'affaire est rapportée dans un libelle intitulé *Les disciples de Laverne*). Famille indépendante et qui avait des lectures : on y pratiquait aussi bien, comme l'a indiqué B. Addison, *Thérèse philosophe* que *Candide*. Rien d'étonnant à ce qu'un de ses rejetons, apothicaire, soit devenu le chef de la Révolution de 1789 à Dinant.

La création de l'*Esprit des journaux*, véhicule modéré de la pensée nouvelle, apparaît donc comme naturellement liée à une classe qui appelle de ses vœux le changement et le "bon Prince" - et à une personnalité qui croit avoir trouvé celui-ci, dans le cadre clérical. Ce périodique représentatif, dirigé contre l'intolérance et l'ultramonta-

nisme, a été bien caractérisé par Sainte-Beuve, qui consigne le souvenir suivant. "Il m'est arrivé aux champs, dans la bibliothèque d'un agréable manoir, de rencontrer et de pouvoir dépouiller à loisir plusieurs années de cette considérable et excellente collection intitulée : l'*Esprit des journaux*, laquelle, commencée à Liège en 1772, s'est poursuivie jusque vers 1813. Je ne revenais pas de tout ce que j'y surprenais à chaque pas d'intéressant, d'imprévu, de neuf et de vieux à la fois, d'inventé par nous-mêmes hier. Cet *Esprit des journaux* était une espèce de journal (disons-le sans injure) voleur et compilateur, qui prenait leurs bons articles aux divers journaux français, qui en traduisait à son tour des principaux journaux anglais et allemands, et qui en donnait aussi quelques-uns de son cru, de sa rédaction propre". Transporté à Bruxelles dès 1773, vraisemblablement parce que la publication avait déplu au synode liégeois, le bureau du journal sera remanié quelque temps après, et c'est un autre religieux, l'abbé Outin, chanoine du Val-des-Ecoliers, qui en prit la direction avec le docteur Lignac. Ce digest était publié par Jean-Jacques Tutot, qui en rapatriera plus tard le siège dans la principauté.

Après le *Journal encyclopédique* et l'*Esprit des journaux*, un troisième périodique important mérite quelques lignes : le *Journal général de l'Europe*, que R. Mortier désigne comme "l'organe de presse le plus rationaliste et le plus avancé politiquement", parmi les feuilles éditées, à un moment ou à un autre, dans la région liégeoise. Sa destinée est conduite par le Français Pierre Lebrun, dit Lebrun-Tondu, avec ce qu'on est tenté d'appeler une dialectique de l'impossible. Dans cette entreprise, Lebrun, lui-même défroqué, trouvera notamment l'aide d'un abbé aux idées larges (encore un !), nommé Fréville. Ancien ouvrier de Tutot, il fonde le *Journal général* en 1785; ce dernier est imprimé à Liège, mais, pour un éviter la censure et le synode, il porte l'adresse de Herve qui, tout en étant proche de la principauté, relève des Pays-Bas, plus tolérants.

Parti d'un voltairianisme radical, Pierre Lebrun, qui est un vrai directeur de journal et lui imprime sa marque, va rompre avec la théorie politique des compromis et des "contre-forces", de la même façon, par exemple, que Condorcet. Il veut tirer du contrat social toute la science et la logique du bon gouvernement. Pour réaliser cet idéal, il croit en l'autorité du souverain moderne. Mais Joseph II, qui semble avoir ce qu'il faut pour jouer ce rôle, heurte paradoxalement par ses réformes progressistes des "patriotes", un peuple qui n'en veulent pas. Partagé en un dilemme fort honorable, Lebrun soutint d'abord l'empereur, par raison, puis la cause nationale des "Belges" des Pays-Bas, par conviction démocratique. Et tout ceci, on peut l'imaginer, avec la crainte amère d'appuyer un mouvement collectif, une solidarité qui n'ait rien d'une cause du peuple. Résultat logique : le *Journal* sera brûlé dans les deux camps. Les patriotes

brabançons, en particulier, seront très durs pour ce véhicule de "petites misères anti-chrétiennes". Il n'y a vraiment qu'à Liège, il faut en convenir, que Lebrun fut accueilli comme il le méritait, en 1789 - pour aller bientôt remplir en France de hautes fonctions, puisqu'il devint ministre des Affaires étrangères, après le 10 août, et pour y mourir sur l'échafaud, comme contre-révolutionnaire.

Les bibliothèques. On vient de voir quelle place avaient prise à l'occasion, dans la propagande philosophique, quelques éléments du clergé que l'on rencontrait au pays de Liège. La suppression de l'ordre des jésuites avait du reste mis sur le marché littéraire, ainsi qu'on l'a souligné, "un personnel qualifié et abondant". Une partie de celui-ci, comme l'abbé de Feller, choisira le militantisme dans l'orthodoxie rigide et fera aussi de Liège, entrepôt du libertinage, une base de la riposte chrétienne, par exemple avec le *Journal historique et littéraire* (de 1788 à 1790) ou avec les inlassables réfutations anti-voltairiennes, anti-holbachiques, etc. du P. Richard. Inutile de dire que presque tous les imprimeurs du lieu publient ces écrits, apparemment sans dilemme, de la même manière qu'ils ouvrent leurs presses à l'autre camp.

Pour tenter de cerner les convictions ou l'évolution d'un clergé qui se diversifie de plus en plus en agents de la nouveauté, modernistes prudents ou mondains, soldats du Christ et curés scandalisés, on peut faire appel à leurs bibliothèques. Celles-ci, toutefois, ne manquent pas d'ambiguïtés; les livres qu'on possède ne disent pas toujours facilement la vérité sur le propriétaire - comme de temps en temps, d'ailleurs, les livres qu'on écrit : tel moine appartenant à un couvent voisin de la principauté (dom Hyckman, s'il faut un nom) s'occupe tant de matérialisme qu'on se demande jusqu'où va la fascination de l'ennemi, surtout quand le bénédictin en question ne croit plus trop aux vertus de ses neuvaines.

Les réalités, chiffrées ou non, que livrent nos inventaires de bibliothèques ne sont pas plus faciles à interpréter. Que signifient les 15 % d'ouvrages prohibés contenus dans la collection du chanoine Saroléa ? Que ce membre du synode, où l'on avait en charge la censure, tenait à être bien informé des progrès de l'irrégion, ou qu'il prenait un goût immodéré aux lectures défendues ? Quel sens donner à la présence de l'*Encyclopédie* sur d'autres rayonnages pieux ? Comment apprécier l'intrusion du "communiste" Morelly dans la modeste bibliothèque d'un marguillier, où la *Basiliade* devient comme la chambre d'écho de divers traités, passablement vieillissés, sur le partage chrétien, le dégoût des richesses, les chaînes de la propriété. Nous ne sommes plus si loin de la *désappropriation* quiétiste. En tout cas, il n'y a pas de rupture logique profonde entre cette littérature religieuse fanée, déçue jour après jour, et la ressaisie humanitaire d'un Morelly.

Et la masse des gens ? En Wallonie, nous percevons ses contacts avec le livre à travers des témoignages de curés qui la montrent en partie bornée à la lecture des almanachs et des ouvrages de piété - mais ces rapports ne semblent pas toujours exempts ni d'un optimisme systématique, ni des déformations que suggère le mythe-refuge de la religion du charbonnier. Les annonces de la *Gazette Desoer*, touchant un large public, sont plus intéressantes : les *Economies rustiques*, les *Dictionnaires portatifs de commerce* ou les *Parfaits bouviers* qu'elles recommandent véhiculent plus souvent qu'on ne le croirait une image du monde en rupture visible avec les lectures traditionnelles. Même les beaux volumes que propose la bibliothèque publique de la ville de Liège, à partir de 1732, paraissent régulièrement en retard sur les échos d'une société en mouvement recueillis par une littérature utilitaire, commune, mais vivante. A tout prendre, l'artisan qui avait sous la main certains traités de bonne et fraîche vulgarisation était sans doute plus "éclairé" que les habitués nobles de la bibliothèque et du savoir officiels. D'autant que celui-ci se présente volontiers, là où il entend se renouveler, sous une forme assez superficielle, dictée par un snobisme qui peut avoir ses vertus, mais qui peut aussi s'avérer un peu court. Un règne crucial pour la principauté l'illustre bien.

Un prince-évêque philosophe : Velbruck (1772-1784). Quand l'Allemand François-Charles de Velbruck monte en 1772 sur le trône épiscopal, il ouvre la décennie qui restera dans les manuels d'histoire liégeoise comme la plus brillante, pour le XVIII^e siècle. C'est que le contraste avec le prince qui le précède et avec celui qui le suit, tous deux également obtus sinon bigots, est trop manifeste. Leur souvenir appelait par opposition ce "despote ecclésiastique éclairé".

Aucune hyperbole n'a été refusée à celui dont la caractéristique la plus troublante, on le sait déjà, fut l'appartenance à la franc-maçonnerie et dont les éloges flagorneurs remplissent la bibliographie régionale. C'est un Trajan, "un Auguste, un Mécène, au milieu des Liégeois", c'est un "dieu tutélaire" (vers gravés sur son mausolée dans la cathédrale Saint-Lambert). Lui-même a le sens de la mise en scène : il se fait représenter tenant à la main l'*Ami des hommes* du physiocrate Mirabeau, ou encore son plan pour un "Hôpital général". A la Révolution, son portrait conservé au palais des princes-évêques sera épargné par les Liégeois qui voudront briser l'image du vieux régime et qui s'en prendront, avec le "couteau de la vengeance", aux peintures montrant les autres souverains locaux. Une cérémonie obligée complète le culte : le couronnement de buste, comme dans les moqueries de Palissot. Le maître "bienfaisant" s'y soumet en 1779, sous les stances et les odes. Un futur révolutionnaire, Nicolas Bassenge, fait là ses premières armes littéraires, tandis que le Français Saint-Péravi, poète à gages, tente d'y achever vaille que vaille sa pauvre car-

rière. Le prince, en effet, n'a pu attirer à sa cour aucun intellectuel de valeur internationale; pour produire des dithyrambes, des auteurs d'occasion étaient bien suffisants. Circonstance qui en dit long : le poète Léonard - un vrai, celui-là - vécut à Liège de 1773 à 1782, comme secrétaire de la légation de France, sans entrer jamais dans l'intimité de Velbruck et sans participer réellement aux activités culturelles organisées par le pouvoir. "Mécène" croisa pendant dix ans son élégiaque, et il ne le reconnut pas. Sans doute l'auteur venu des Antilles préférerait-il la nature, même assagie, des beaux jardins de Quinquempois aux réunions de la Société d'Emulation, sorte d'académie provinciale où il s'inscrivit dès sa création, en 1779, mais qu'il délaissa aussi vite. Son séjour à Liège permit toutefois que s'y affirme un courant sentimental dont on trouve des manifestations indépendantes et qui soutient peut-être une autre ligne de développement artistique plus particulière à la région, dans le cadre belge et même wallon. Une tendance "romantique", celle du "siècle des larmes", compense ainsi, dans un pays touchant à l'Allemagne comme à la France, une veine rationaliste et critique relevant plutôt, d'ailleurs, du *satiricon* que du *criticon*, si l'on peut dire.

Ces quelques restrictions une fois posées, il faut souligner que les initiatives prises ou encouragées par Velbruck pour ouvrir les portes de son petit Etat aux temps nouveaux ont été importantes et même décisives. Plusieurs d'entre elles appartiennent à l'histoire de l'enseignement, des sciences ou des beaux-arts. Mais toutes expriment la pénétration des idées modernes. Promotion des arts mécaniques : le prince veut créer, en 1774, une école de dessin technique destinée "aux pauvres apprentis" et "à cette portion du peuple privée de tous moyens de se perfectionner dans leurs arts et métiers"; on décide d'exposer annuellement, dans les locaux de la Société d'Emulation, des produits industriels, à côté de réalisations dues à des peintres ou sculpteurs liégeois (ces salons constitueraient une première, en Belgique). Souci de l'instruction et de la santé publique : Velbruck fonde par exemple, un an avant sa mort, une école d'accoucheuses, gratuite et obligatoire. Il sut ainsi orchestrer un certain nombre de demandes et de besoins convergents, en prenant de bons exemples à l'étranger, en utilisant au maximum des compétences particulièrement dynamiques et aussi, dans les limites définies plus haut par E. Hélin, en récupérant au profit des Lumières - c'est-à-dire, par ricochet, pour sa gloire - le potentiel humain et financier laissé par les jésuites. Les bancs et les tables, les livres de l'école publique de mathématiques - autre fleuron à la couronne du prince - et le traitement du professeur, ce sera la caisse de l'ordre supprimé qui les paiera. Professeur qui travaille d'ailleurs pour pas grand-chose, soutenu par sa volonté d'élargissement des connaissances : plus d'une fois, les réalisations du pouvoir reposeront sur des individualités (le mathématicien Thomassin, le juriste Grambusch, l'architecte Renoz, le peintre Defrance) qui tiennent l'entreprise à bout de bras.

Et puis, les pressions en faveur d'un renouveau étaient si intenses, à l'intérieur même de la principauté... Avant le règne de Velbruck, François Villette, correspondant de l'abbé Nollet, ouvre à l'Hôtel de Ville un cabinet de physique qu'il voulait, dit-on, moins sommairement équipé que celui du roi, à Paris ! En 1771, une *association de citoyens* propose l'organisation d'un enseignement technique et professionnel de haut niveau, visant à favoriser "l'industrie nationale" et à développer des talents qui, "privés d'instruction, par défaut de fortune, languissent dans la médiocrité". Le projet, qui met encore trop l'accent sur les mathématiques (par rapport à des sciences plus appliquées) et sur la formation artistique, sera aussitôt actualisé par un remarquable diplomate représentant à Paris l'Etat liégeois, Jacques de Heusy. On rêve de progrès, de renaissance dans le cadre parfois étroit d'une diffusion des "lumières utiles". Mais du coup, c'est tout un pan de l'idéalisme aristocratique ancien qui s'écroule, entraînant avec lui le peu de goût traditionnellement manifesté par les Liégeois pour la recherche pure et la philosophie : "L'étude profonde et l'acquisition pénible des vérités intellectuelles ne conduisent guère à la fortune...".

Ici, on demande une *Realschule*, un instrument d'expansion, là un "Museum", une école de médecine, une université que l'on doterait, suggère Heusy, avec les biens des moines. La léproserie de Cornillon ferait de son côté un très honnête jardin botanique. Ce n'est peut-être pas sous cette forme voltairienne que le débat entre dans le public, mais en tout cas, on agite la question scolaire dans la presse, chose exceptionnelle quand il s'agit de l'incolore *Gazette de Liège* (mai 1771), la feuille de loin la plus lue. Et l'on invoque les exemples pressants que donnent "Rome, Londres, Paris, Vienne, Bruxelles" ou l'Académie de Lille.

Comme "prince-évêque philosophe", Velbruck eut donc d'abord un rôle de cristallisation, puis de provocation. Car ses initiatives, ou plutôt ses attitudes modernistes produisirent souvent un effet de choc, chez des sujets qui ne demandaient pas nécessairement tant de nouveautés. Il entend promouvoir une fiscalité plus équitable : les privilégiés bloquent la proposition. Il veut améliorer le métier de sage-femme : celles-ci se dérobaient aux règlements, ou se présentent devant le Collège des médecins munies d'un certificat de leur curé. Cela ne signifie pas pour autant que le prince soit un grand réformateur incompris. Lorsqu'il fonde l'Hôpital général de Saint-Léonard, maison de force et antichambre de la manufacture, il est sérieusement débordé sur sa gauche par Jacques de Heusy, qui conteste sa politique carcérale, comme sa stratégie des prix, des salaires, du chômage. D'une part, on rêve d'un "séminaire de la religion, de la vertu, des arts et des métiers". De l'autre, on voit tout de même plus loin et plus généreux. Sa qualité de nanti n'empêche pas Heusy de dénoncer le double scandale que

constitue l'enfermement des "pauvres valides" : même comme ouvriers libres des manufactures, "ils seront toujours assez à plaindre de manger leur pain baigné de leurs sueurs".

Il reste que Velbruck, dans ses limites, est le principal détonateur historique du changement, pour la fin de l'ancien régime liégeois. Détail significatif : si les révolutionnaires de 1789 ménageront son souvenir, il n'en ira pas de même avec le chevalier de Heusy, pour qui le peintre Defrance aura vraiment un mot très cruel, dans le *Cri général du peuple liégeois* de 1786 ("Habitué à voir des prisonniers, il voudrait voir la liberté en prison"). Les hommes et les cadres de la Révolution proche, c'est Velbruck, indéniablement, qui les aide à s'affirmer, au sein d'une de ses créations les plus connues, qu'on ne peut ici présenter que de façon rapide.



LA JUSTICE FAIT PRENDRE LA PLUME, LA RAISON DICTE
Monsieur
Le Chevalier

"La Justice fait prendre la plume, la Raison dicte", gravure de G. DEMARTEAU, d'après COCHIN. (Liège, Cabinet des Estampes, collection Capitaine - Photo José Mascart, Liège)

La Société libre d'Emulation (1779). Cette dernière est fondée à l'instar des académies régionales qui se multipliaient en France, et peut-être sur le modèle de celle de Berlin. Elle regroupe des personnalités fort diverses qui croient encore se retrouver sur le terrain d'un voltairianisme de bon sens ou de bonne compagnie. Mais on est frappé par le fait que l'éventail idéologique des "associés" s'étend déjà loin sur la "gauche". On y trouve d'abord un clergé philanthrope ou franc-maçon (l'écrivain dialectal Ramoux, l'abbé de Paix) qui, tantôt, adhérera sans problème aux mutations de 1789, et tantôt révélera sa vraie nature conservatrice en s'y opposant avec violence (c'est le cas du franc-maçon de Paix). On distingue ensuite, en allant vers les radicaux, des journalistes et imprimeurs soutenant plus ou moins délibérément les thèses modernes. Leur nom nous est en général familier : de Lignac, Outin, Pierre Lebrun,



Abonnement de la Société d'Emulation de Liège, 1787. (Photo José Mascart, Liège)

Plomteux, Tutot, Lemarié (apparenté aux Boubers). Viennent ensuite des poètes aux idées politiques avancées, comme Pierre-Joseph Henkart, notre Delille et notre chantre de la *Liberté nationale* (1782), ou Augustin-Benoît Reynier, dont on a dit la "délicatesse déjà un peu lamartinienne" et qui maintint jusqu'à la fin, venue trop tôt, pour lui, un profond engagement révolutionnaire. A ceux-ci s'ajoutent enfin des contestataires de tempérament, comme Léonard Defrance et Nicolas Bassenge, une intéressante figure de démocrate et d'insurgé. Une partie importante du personnel qui abolira l'ancien régime et qui rasera la cathédrale de Liège, équivalent très convenable de la Bastille, se recrute donc chez ces favoris du prince-évêque. Celui-ci, en attendant, les encourage à se montrer dignes d'une

Quant à l'orateur, il doit s'agir de l'abbé de Paix, chanoine de la cathédrale et auteur d'un *Eloge de la franc-maçonnerie*. R. Mortier a indiqué combien ce poème est "révélateur de l'état d'esprit des élites intellectuelles liégeoises à la veille de la Révolution". Il atteste la pénétration profonde de l'idéologie des lumières dans les milieux qui lui étaient traditionnellement le plus hostile. On y lit, entre autres :

*Le cri de la nature, amis, c'est liberté !
Ce droit si cher à l'homme est ici respecté.
Egaux sans anarchie et libres sans licence
obéir à nos lois fait notre indépendance*", etc.

Pénétration des idées nouvelles, mais aussi provocation : la caste qui, pour l'instant, joue avec le feu de ces idées n'a pas l'air de comprendre quel scénario elle enclenche. Quel double appel elle crée, pour les "brûlots" dont parlait Marmontel. D'abord en attirant à sa suite des bourgeois mieux placés qu'elle pour saisir toute la portée politique du philosophisme. Ensuite, comme on l'a déjà vu, en heurtant un clergé inférieur qui va répandre autour de lui l'anathème, et en même temps les thèses qu'il combat. Car la bourgeoisie des notaires, des libraires, des négociants, rejoints par quelque barbier ou armurier ayant quitté le rang, veut très rapidement sa propre loge plus démocratique. Ce sera la *Parfaite égalité*, constituée en 1777, où des imprimeurs tels que Bassompierre et les fils

Desoer voisinent avec des hommes de loi et des "frères servants" qui signeront d'une croix le tableau de la loge; on voit qu'il serait hasardeux d'expédier une influence maçonnique doublement réduite à des manifestations de convivialité apolitique et à une couche de notables ou de privilégiés. Le rédacteur des statuts de la *Parfaite égalité* voudra établir le principe d'une aide obligatoire aux pauvres. Le Grand Orient de France ne le permettra pas. Qu'importe : la chaîne par laquelle va circuler jusque dans le grand public l'annonce d'une autre pensée, ce réseau de propagation directe ou involontaire est en place, désormais.

Des Lumières pour le peuple ? On ne répondra pas, dans les lignes qui nous restent, à cette question qui demeurera donc comme la vraie tache obscure de notre tableau. A l'opposé des ombres toutes faites où l'histoire a parfois maintenu la population liégeoise d'Ancien Régime, sous les signes de la crosse épiscopale et du *Laensbergh*, celles-ci sont traversées par de bien curieux témoignages de fermentation.

D'abord, il y a un récit classique de Barruel : obsessionnel, on s'en doute, mais devant tout de même refléter quelque chose d'un fait primitif. Il reste surprenant que, dans sa chasse aux subversifs ayant préparé la Révolution, ce fanatique vienne chercher sur les bords de Meuse



Ci-dessus: perron liégeois et bonnet phrygien, insigne de 1791 commémorant l'arrivée dans la capitale principautaire des troupes françaises. (Liège, Musée Curtius)

A gauche: "L'apprentissage de la lecture". Dessin à la sanguine attribué à L. DREPPE, d'après une composition de L. DEFANCE. (Liège, Cabinet des Estampes - Photo José Mascart, Liège)

un des exemples qu'il croit les plus propres à illustrer le chapitre ténébreusement intitulé *Nouveaux et plus profonds moyens des conjurés pour séduire jusqu'aux dernières classes de citoyens*. On prendra donc la relation suivante, à la lettre, comme un mythe : avec soupçon et intérêt. "A une lieue de Liège et dans les villages circonvoisins", rapporte Barruel (sur la base d'un souvenir conservé à Aix-la-Chapelle ?), "des maîtres plus perfides encore (...) réunissaient, à des heures et à des jours marqués, un certain nombre de ces artisans ou pauvres paysans qui n'avaient pas appris à lire.

Dans ces conventicules, un des élèves du magister faisait à haute voix la lecture des livres qui l'avaient déjà gâté lui-même. C'était d'abord quelques-uns des romans de Voltaire; c'étaient ensuite le Sermon des cinquante, le prétendu Bon sens, et autres œuvres de la secte que le magister avait soin de fournir". Par chance, un "menuisier honnête et religieux" surprit "ses propres enfants, dans un pareil conventicule, occupés à faire ces lectures à une douzaine de paysans", et dénonça le complot.

Plusieurs témoignages, en Wallonie liégeoise et ardennaise, ont mis en évidence le rôle des journaux dans l'apprentissage de la lecture. Comme dit un augustin de Bouillon, chez les paysans, les livres qu'on donne aux enfants "sont tels que les parents peuvent se les procurer" : celui-ci apprend dans la Bible, mais cet autre "dans une gazette". S'il s'agit du *Journal encyclopédique* ou du *Journal général de l'Europe*, cela vaut bien Voltaire... Curieuse aussi, cette référence au *Bon sens* de d'Holbach, quand on publie à tour de presses, dans la principauté, l'*Anti-Bon sens* du P. Richard. Que la question du matérialisme soit abordée dès 1781 dans la littérature dialectale n'est pas non plus indifférent. Cette année-là, le jeune Bassenge adresse à l'abbé Raynal, "encore cent fois pis qu'un Voltaire", selon une satire en patois, un vibrant éloge intitulé *La nymphe de Spa* : Raynal s'était en effet réfugié dans la ville d'eaux, à la suite de la condamnation de son *Histoire des deux Indes*. Il avait même trouvé à Liège la bienveillance du prince-évêque Velbruck. A nouveau, le synode déclencha la campagne, dont relèvent diverses pièces anti-philosophiques en wallon. Celles-ci mettent beaucoup de vigueur à prévenir contre le mal du siècle - ou à guérir, déjà ? - un public symbolisé par "le portefaix et le débardeur". Si les milieux populaires qui paraissent ainsi visés n'étaient pas contaminés au préalable, ces pièces avaient tout pour y introduire le virus, par le moyen du rire qui désarme. Il est également significatif que le curé Légipont, toujours au poste depuis l'époque du *Journal encyclopédique*, tente maintenant de changer sa manière, en faisant polémiquer avec le personnage de *Cadet-Bassenge* un *Paysan* qui reste une incarnation assez molle des "gens de bien" dont la classe de ce dernier serait remplie. Si le récit de Barruel reproduit plus haut est mythique, le stéréotype qu'entretient Légipont ne l'est peut-être pas moins : "une petite chaumière, du bon sens et de la religion".

A ces premiers recoupements, on pourrait joindre d'autres souvenirs : ceux du voyageur G. Forster, qui note en 1790 que le peuple liégeois "tout entier, jusqu'au plus infime charbonnier, s'intéresse à la politique", "comme en Angleterre"; ou ceux du Français Saint-Péravi, lorsqu'il s'étonne des conversations qu'il entendit dans les mêmes milieux, vers 1780, chez des enfants "nés dans un rang abject".

*Leur triste nudité
de haillons dégoûtants était couverte à peine :
dans le grossier jargon chez le peuple usité,
qu'ils bégayaient à perdre haleine,
l'un soutenait que l'Empereur
au Russe allait faire la guerre;
l'autre prétendait le contraire...*

Presque autant que ces faits émiétés, l'image la plus courante du type liégeois inviterait, finalement, à chercher dans une large diffusion des Lumières un épisode non négligeable, pour la constitution du "caractère national". Car il faut bien qu'elle se soit raisonnée ou retrempée quelque part, cette humeur critique et rebelle dont les principautaires assagis de 1750 paraissent encore si loin. La révolution industrielle fera évidemment germer ce que le XVIII^e siècle a déposé. L'image, alors, pourra prendre corps. La ville "rien moins que philosophe" dont parlait Pierre Rousseau deviendra ce qu'elle est encore aujourd'hui pour d'autres provinces belges, à l'occasion : "la maçonne, la rouge, l'égorgeuse de princes et d'évêques, la dissidente" (C. Detrez, *Les plumes du coq*, 1975 - qui exagère en l'occurrence ses tendances tyrannicides, au moins celles qui ont réussi).

Daniel DROIXHE
F.N.R.S.
Université libre de Bruxelles
et Université de Liège

Bibliographie

On consultera les synthèses suivantes, qui donnent toute la bibliographie requise : R. MORTIER, Le siècle des Lumières aux pays de Liège, de Namur et de Hainaut, dans *La Wallonie. Le pays et les hommes. Lettres-arts-culture*, t. II, 1978; A. VANDEGANS, Introduction aux lettres françaises, dans le catalogue de l'exposition *Le siècle des Lumières dans la principauté de Liège*, 1980. On y ajoutera : *Etudes sur le XVIII^e siècle*, VI, *L'influence française dans les Pays-Bas autrichiens et la principauté de Liège au temps de Voltaire et de J.-J. Rousseau (1730-1778)*, 1979; *Livres et Lumières au pays de Liège (1730-1830)*, 1980.

Pour la littérature dialectale, on verra surtout les travaux de M. PIRON, ainsi que notre contribution au catalogue mentionné plus haut.

La vie artistique

Il y a bien des façons d'imaginer un "Guide culturel" de la région liégeoise au XVIII^e siècle, notamment du point de vue de la vie artistique et littéraire. Nous pouvons emboîter le pas au chevalier de Saint-Péravi, le "Poète voyageur", ou emprunter avec Jean-Noël Hamal, Simon de Harlez, Tonton et Marève Bada la barque qui nous conduira à Chaudfontaine. Dans la seconde moitié du siècle, les Liégeois paraissent cependant rêver à des horizons plus vastes, à des terres plus lointaines, si l'on en juge par le succès de la *Révolution de l'Amérique* par l'abbé Raynal, de son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les Deux Indes*, du *don Quichotte* de l'imprimeur Bassompierre, du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* ou de la description de l'Afrique que fait Le Vaillant. Quelques années auparavant, un inconnu, frotté de théologie et d'une spiritualité qui se délecte des "confitures de la Grâce", amenait Colombelle et Volontairette "en la Cité de Jérusalem".

Plus prosaïquement, choisissons un itinéraire qui puisse satisfaire l'honnête homme.

Le point de départ idéal me paraît être la place du XX Août, siège de la Société libre d'Emulation, fondée en 1779 par le prince-évêque Velbruck (cf. l'article de D. Droixhe, ci-avant). Même si le bâtiment, reconstruit "à l'ancienne" en 1934, ne nous offre plus la façade primitive du XVIII^e siècle, l'esprit de son fondateur plane encore à l'intérieur de ses murs. Il y est d'ailleurs présent en effigie grâce au talent de Joseph Dreppe qui, dans un dessin au lavis d'encre de Chine, a rassemblé au pied du Perron liégeois les arts, les sciences et les lettres pour accueillir Velbruck, restaurateur de la paix et de l'abondance. Le même bâtiment conserve une collection, à peu près complète, de la *Gazette de Liège*, publiée à partir de 1764 par l'imprimeur François-Joseph Desoer. Cette collection constitue comme le miroir des idées et de la vie quotidienne à Liège, à l'avènement des Lumières.

En face de l'Emulation, l'Université de Liège abrite la Bibliothèque générale et les Collections artistiques, très riches en documents variés concernant le XVIII^e siècle. La première met à la disposition du public *Les Délices du Pais de Liège*, vaste répertoire abondamment illustré des églises et des châteaux, *Les Amusemens des Eaux de Spa*, et de la littérature dialectale, au sein de laquelle on note le manuscrit autographe de *Li Hinriade travèstèye* de Jean-Joseph Hanson. Les Collections artistiques conservent les gravures en manière de crayon de Gilles Demarteau, installé à Paris, qui s'est fait l'interprète sensible des grands peintres français de son temps.

La Bibliothèque de la Ville de Liège, toute proche, offre à la curiosité, par l'intermédiaire de son Fonds ancien, le manuscrit des Mémoires de Léonard Defrance, cet inter-

prète savoureux et précis des mœurs et de l'industrie dans une principauté qui vivait ses derniers jours et dont il a contribué à effacer les symboles en participant à la démolition de la cathédrale Saint-Lambert, comme on y a déjà fait allusion. Pour apprécier convenablement le talent de cet artiste, le Musée d'art wallon nous convie à visiter avec lui une forge, une fenderie, une manufacture de tabacs, une imprimerie qui diffuse les œuvres d'Helvétius. Mais, dans le même Musée, d'autres artistes liégeois sollicitent l'attention, comme Nicolas-Henri de Fassin avec ses scènes champêtres. Ces deux témoins de la société du XVIII^e siècle ont circulé dans les rues de Liège et ont pu suivre la construction de maisons dont certaines façades subsistent encore aujourd'hui notamment en Hors-Château, place du Marché ou en Outremeuse; elles ont fait l'objet d'une description systématique dans l'*Inventaire du Patrimoine monumental*. Certaines sont l'œuvre d'architectes de talent comme Barthélemy Digneffe ou Jacques-Barthélemy Renoz.

Ces derniers ont attaché leur nom à la création d'églises qui font encore partie intégrante du paysage urbain de Liège : pour le premier, l'église des Prémontrés, pour le second, celle du Saint-Sacrement. On doit également à Digneffe l'Hôtel de Hayme de Bomal, qui abrite actuellement le Musée d'Armes, dont les collections sont parmi les plus riches du monde. Cette demeure patricienne fut, un moment, la propriété des comtes d'Ansembourg dont le nom est définitivement attaché au Musée des arts décoratifs, proche du Musée d'art wallon. Dans cette maison patricienne de Féronstrée, c'est tout le XVIII^e siècle liégeois qui ressuscite, par une reconstitution intelligente du cadre de vie d'une famille noble. Le mobilier, de haute qualité, met en valeur le savoir-faire des ébénistes liégeois. Si l'argenterie y est également présente, c'est surtout au Musée Curtius tout proche que l'on peut admirer les aiguières, les flambeaux, les moutardiers dont l'éclat se reflétait dans les miroirs Régence ou les bahuts à décor sculpté. Il n'est pas nécessaire de quitter le palais de ce munitionnaire d'armes du XVI^e siècle pour pénétrer dans le Musée du Verre, où les chefs-d'œuvres du XVIII^e siècle abondent : sucrier à double étage, grand "arbre" que l'on utilisait comme présentoir de petits fruits, service à liqueur et autres pièces de verrerie dites "d'appartement".

Enfin, la musique apporte au XVIII^e siècle liégeois une dimension particulière. On peut s'en rendre compte en consultant le Fonds Terry au Conservatoire royal de Musique, en visitant la maison natale de Grétry en Outremeuse et en terminant ce périple liégeois en accordant quelques instants d'attention à la statue dans le socle de laquelle le cœur du grand compositeur est conservé.

On ne s'éloignera pas de Liège sans avoir jeté un coup d'œil dans les salons de l'Hôtel de Ville et du palais des

princes-évêques. Ces derniers disposaient à Seraing d'un château d'été dont les jardins mêlaient l'ordre français aux bosquets à l'anglaise. Autour de la capitale de la principauté, les châteaux du XVIII^e siècle forment d'ailleurs une couronne prestigieuse aujourd'hui, avec Warfusée et les d'Oultremont, Marchin-lez-Huy et les van Buel, Russon et les de Haxhe. Quant aux édifices publics, les Hôtels de Ville témoignent à la fois de la maîtrise de leurs architectes et de l'importance des pouvoirs locaux; à Tongres, Pasquaye Barbier s'inspire de l'Hôtel de Ville de Liège, à Huy, Jean-Gilles Jacob suit la même inspiration et à Verviers, Renoz couronne son activité en créant un chef-d'œuvre qui annonce le néo-classicisme. Sur la façade de cet Hôtel de Ville, la devise "Publicité, sauvegarde du peuple" traduit l'influence des Lumières, même si son inscription est postérieure au XVIII^e siècle.

La construction de cet édifice fait d'ailleurs partie d'un plan d'urbanisme dont les manifestations ne se limitent pas à la plus récente des Bonnes Villes de la principauté. Eclairage et pavement de rues, percement de nouvelles artères, tous ces travaux s'inscrivent dans un programme

qui tient compte des circonstances économiques et sociales ainsi que des phénomènes démographiques.

Pour l'historien du XVIII^e siècle, il est, par conséquent, indispensable de parcourir les rues de Liège, de Huy, de Verviers pour y découvrir les traces de cette évolution. Et pourquoi ne pas terminer cette promenade par Spa, devenu le "Café de l'Europe" au XVIII^e siècle (voir l'article ci-dessus), et dont certains aspects évoquent encore la vie de société, le thermalisme et un certain art de vivre du XVIII^e siècle ? Cette dernière étape s'impose d'autant plus que les Jeux de Spa, comme on l'a vu, sont une des causes de la Révolution liégeoise. Pour évaluer l'impact de cette dernière, on suggère, s'il en est encore temps quand paraîtront ces lignes, de visiter le chantier de fouilles, ouvert place Saint-Lambert, pour y découvrir les fondations de l'ancienne cathédrale et mesurer en même temps la force des courants nouveaux qui vont transformer la société, à Liège et ailleurs.

Jacques STIENNON
Université de Liège